THE COMICVERSE
présente
LE SEUL WEBZINE AVEC DES MORCEAUX DE SUPER-HEROS DEDANS !

THE PADRE COMICS NEWS N°10

L'ARTISTE DU MOIS :
STEVE DITKO

LES NEWS

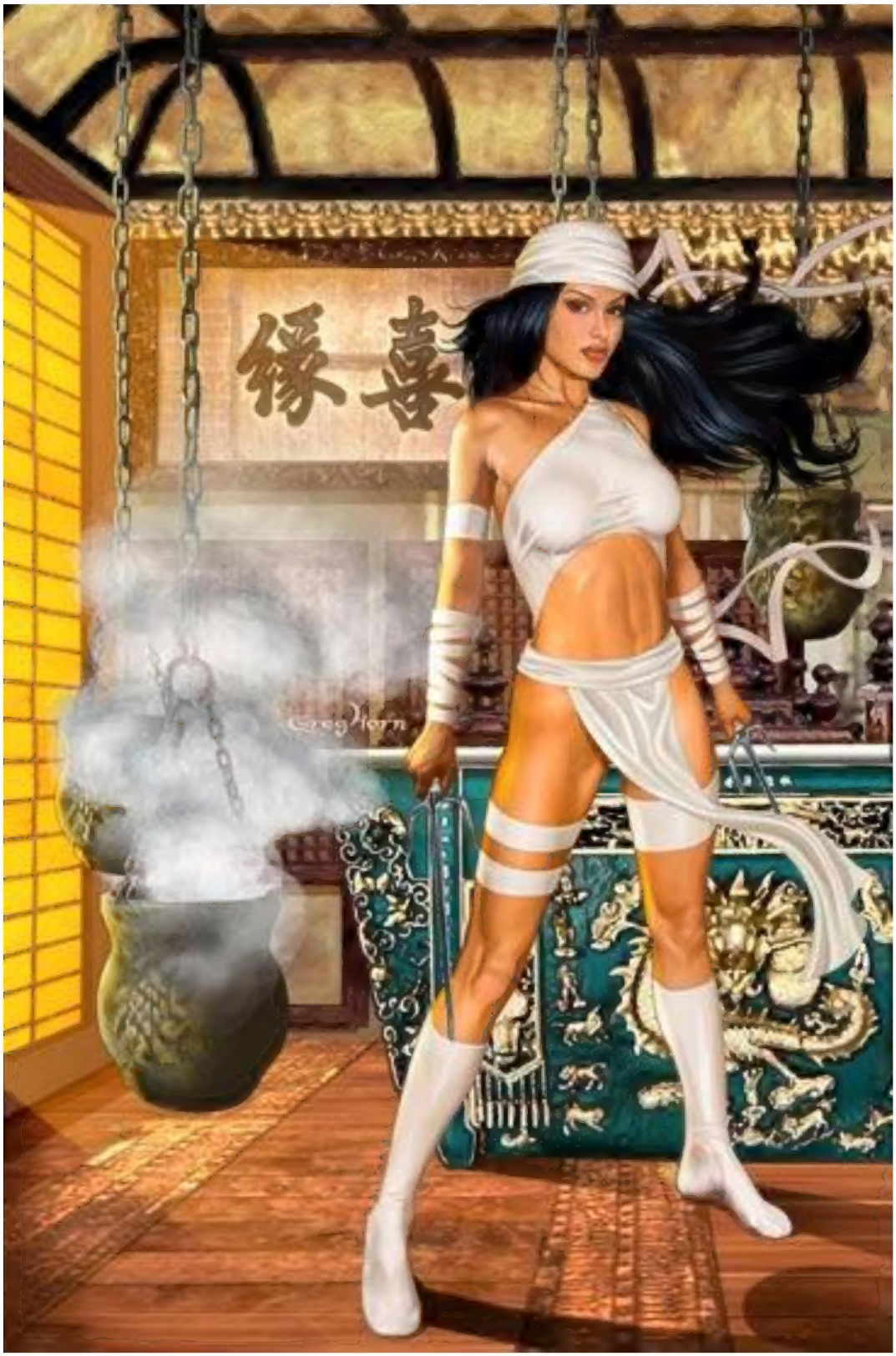
LES COMICS FILES :
COMICS & CINEMA

LA PADRE GIRL :
ELISHA CUTHBERT

DOSSIER:
LOIS & CLARK

PORTRAIT DU MOIS :

LES FANTASTIC FOUR



THE PADRE COMICS NEWS

WebZine à but non lucratif

Fondateur
Le Padre

Rédacteur en chef
Le Padre

Collaborateurs
Bad Faith Boy alias “Le BFB”

e-mail rédaction
le_padre_from_comicverse@yahoo.fr

Cover
« Elektra » par Greg Horn

Sommaire

Edito del Padre

The Comics Files : Fantastic Four, le film

L’artiste du mois : Steve Ditko

The BFB Chronicles

TPCN News International

The Padre Girl : Elisha Cuhtbert

Dossier : Lois & Clark

Conseils de lecture : Elektra Assassin

Qu’est-ce qu’il fait … ? : Les Fantastic Four

Le courrier des lecteurs

Padre Girl Project : Shannon Elizabeth & Eliza Dushku

Les dessins et photos présentés dans ces pages ont pour but unique l’illustration des articles de ce fanzine. Ils sont tous ™ et © des auteurs et de leurs maisons d’édition respectives. Les textes publiés n’engagent que la responsabilité de leurs auteurs et ne sauraient être en aucun cas le reflet des opinions de l’ensemble de la rédaction. Toute tentative de poursuite judiciaire est inutile, nous n’avons pas d’argent.

Edito del Padre

« Editorial version collector »

Le début des années quatre-vingt dix marqua pour le monde des comics une période que je qualifierai de détestable. Celle de la spéculation à outrance. Beaucoup achètent alors des comics non par amour du médium mais pour la valeur que celui-ci risque de se voir attribuer dans les mois voire les années à venir. Ce phénomène atteint son apogée avec la naissance d'Image Comics dont les premiers numéros publiés se vendent comme des petits pains en dépit d'une qualité pas toujours présente. Dessins tape-à-l'œil et scénario inexistant sont alors les lignes directrices de la toute jeune compagnie. Les noms de Jim Lee, Rob Liefeld et Todd McFarlane sur une couverture suffisent à faire vendre si bien que la plupart du temps, des soi-disant lecteurs de comics achètent certains numéros (très souvent le n° 1 d'une nouvelle série) par dizaine pensant créer ainsi une demande et persuadés d'avoir réalisé un investissement juteux. Le pire dans l'affaire, c'est que de pauvres inconscients sont prêts à claquer une fortune pour obtenir le premier numéro d'une aberration comme Youngblood. Le plus amusant est de constater qu'on retrouve aujourd'hui le même Youngblood dans les bacs à soldes de n'importe quelle boutique de comics. Toujours est-il qu'à l'époque, les maisons d'édition réalisent en gros qu'elles peuvent vendre à peu près tout et n'importe quoi à une certaine catégorie de lecteurs plus amoureux du pognon que de la bande dessinée. Marvel se met alors à faire du Image et tous les gimmicks sont bons pour vendre leur marchandise : couvertures variantes, chromium, holographiques ou qui brillent dans le noir tant et si bien que le véritable intérêt de l'objet (la qualité de lecture) passe au second plan. Et quand treize couvertures différentes annoncent la sortie du premier numéro de la série régulière Gen[13], certains n'hésitent pas à acheter treize fois le même bouquin. De quoi se frotter les mains côtés éditeurs et pousser à la surenchère. Cette tendance n'est plus trop dans l'air du temps ces dernières années, ce qui n'est pas un mal et il est agréable de constater que beaucoup de titres actuels attirent bien souvent le lecteur sur le seul nom du scénariste, comme quoi les comics ça se lit et ça ne se regarde pas uniquement. Si l'industrie de la bande dessinée américaine s'est donc quelque peu calmé et a mis la pédale douce sur une politique de toujours plus à base de comics gadgets et d'éditions collector à tirage faussement limité, il n'en va malheureusement pas de même pour tous les secteurs oeuvrant dans le domaine de la culture et du divertissement. La cassette vidéo qui commence à disparaître tranquillement mais sûrement se voit supplantée par le DVD qui progressivement franchit le seuil de nombreux foyers. La belle occasion que voilà pour faire cracher un maximum de blé au consommateur pleinement satisfait par ce nouveau support. Ce serait quand même dommage de s'en priver. Et les distributeurs ne s'en privent pas. Tous les moyens sont bons pour que vous allongiez l'oseille. La pratique la plus fortement condamnable et haïssable demeure la politique des multiples éditions. Deux façons de pratiquer se présentent. Soit les diverses éditions d'un même film sortent en simultané ce qui

permet à l'acheteur de choisir en fonction du prix ou des éventuels bonus, ces derniers étant généralement répartis pour rendre le choix plus ardu voire pour inciter à acheter plusieurs versions du même film. Soit les différentes éditions sortent à quelques mois voire quelques années d'intervalles sans pour autant qu'on soit prévenu que ce sera effectivement le cas ; ben oui, il faut quand même qu'ils réussissent à fourguer leur premières éditions. Prenons un exemple qui mêle comics et cinéma. La sortie de « Spider-Man » en DVD nous offre la possibilité de choisir entre quatre éditions différentes allant du classique (film + bonus très légers) au collector limité et hors de prix. Une fois le choix effectué, parfois difficilement quand on est un inconditionnel de « Spider-Man », on apprend au détour d'une info qu'une autre édition améliorée paraîtra juste avant la sortie du second film au cinéma, c'est-à-dire pas avant 2004. Même système pour « X-Men » dont la version 1.5 devrait prochainement arriver de façon à coïncider avec la sortie du nouveau film. Je prends ces deux exemples mais il en existe beaucoup que ce soit « Le Seigneur des Anneaux » ou encore « Le Pacte des Loups » qui en est à sa quatrième édition différente. Que faire alors dans ces cas-là ? Patienter en attendant une version ultime qui n'arrivera peut-être pas ? Acheter la première version puis la revendre au rabais plus tard pour s'acheter la nouvelle ? Ou bien faire fi de tous ces procédés publicitaires honteux et racoleurs et se contenter de la version la plus simple au plus bas prix histoire de ne pas engraisser les distributeurs ? Selon votre degré de patience ou de finance, les solutions demeurent multiples. C'est vous qui voyez. Mais il serait bon que cette pratique ait tendance à disparaître et que les responsables réapprennent, si elle a jamais existé, la notion de respect du client. On peut toujours rêver.

Le Padre, version intégrale.

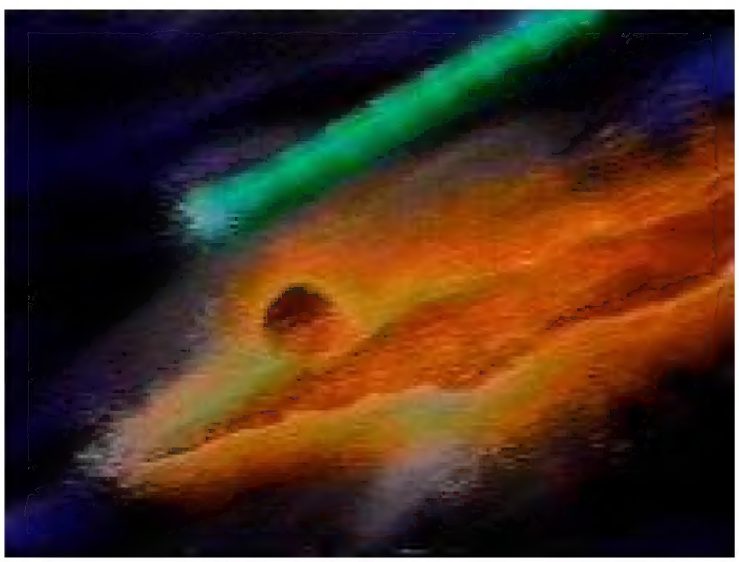
The Comics Files

Le comics files de ce mois-ci est un peu particulier. Il concerne un film qui n'est jamais sorti et qui ne sortira jamais : « Fantastic Four », la transposition sur pellicule des aventures de la plus célèbre famille de super-héros de la firme Marvel. Mais bon, inutile de vous lancer dans de vaines recherches dans le vidéo-club le plus proche, la cassette n'existe pas, du moins officiellement. Certains dit-on, se la passeraient sous le manteau lors de conventions ; sinon la rumeur voudrait que la version complète du film se trouve aisément sur le Net. C'est vrai. Mais avant de mettre en route vos moteurs de recherche sur la piste du film mystère, permettez-moi de vous en toucher deux mots, moi qui ai vu défiler devant mes yeux incrédules, un long métrage de super-héros que je qualifierai de film « autre ». Toujours est-il qu'à l'origine, le film devait bel et bien sortir en salles. Des bandes annonces furent créées pour l'occasion et les acteurs et le réalisateur, un certain Oley Sassone (t'as qu'à aller ouvrir !) , prirent la route pour une tournée promotionnelle. Malheureusement, le film

ne trouva jamais le chemin des salles de cinéma. Que s'est-il donc passé ? Un bref historique et quelques chiffres pour mieux situer notre sujet. Bernd Eichinger, un producteur allemand de Neue Constantin Films s'était porté acquéreur des droits cinématographiques des Fantastic Four auprès de Marvel qui à l'époque les cédait à n'importe qui pour en faire n'importe quoi. En 1992, le producteur teuton « sous-loua » la licence à Roger Corman plus connu sous l'appellation « pape de la série B ». Le film bénéficia (mais est-ce bien le bon terme) d'un budget de deux millions de dollars et fut mis au rencard aussitôt achevé, par les pontes de la 20th Century Fox qui souhaitaient rendre une copie plus prestigieuse dans un avenir plus ou moins proche (on attend toujours). Ce sera en tout cas la version officielle de cette sortie avortée : « Pas de série B puisqu'un gros budget est actuellement à l'étude ». Mais dans une interview, Stan Lee clarifia un peu les choses et déclara qu'il était prévu que le film ne sorte pas puisque le producteur de l'affaire, risquait de perdre certaines options lui tenant à cœur (en fait le droit de réaliser des films mettant en scène des personnages sous licence) s'il ne réalisait pas d'abord un film des Fantastic Four. Tel était donc le deal. Il fut donc décidé d'en faire un film à petit budget juste histoire de respecter les contrats passés sans se soucier de la qualité du produit. Le réalisateur ainsi que toute l'équipe qui participa au tournage ne furent apparemment pas mis au courant. Sympa ! Mais assez parlé des obscures manigances de producteurs. Passons directement au film. Tout d'abord, le générique qui semble vouloir quelque peu pomper celui du « Superman » de Richard Donner (lettres bleues lumineuses avançant vers l'écran et musique de circonstance) nous évoque plus un documentaire

présenté par les frères Bogdanov qu'un film de super-héros. Ces quelques minutes passées, l'histoire peut alors commencer. Ce qui surprend de prime abord, c'est l'ambiance générale. Bien qu'il fut réalisé en 1994, le film paraît avoir été tourné dans les années soixante-dix ; de plus, le look et le jeu des acteurs tend à nous faire penser que nous venons d'échouer dans un porno gay amateur : regards appuyés entre mâles à la limite de l'ambiguïté, accolades viriles et consolatrices si bien qu'on s'attendrait presque à voir Reed Richards tomber le pantalon afin de présenter ses hommages au bon Victor Von Doom. Mais revenons à l'intrigue avant de donner dans l'interprétation psychanalytique de bazar. Alors qu'ils ne sont encore qu'étudiants, ça bouillonne dur dans les cervelets de Richards (Alex Hyde-White) et Von Doom (Joseph Culp) qui décident de tester une invention de leur cru, une sorte d'engin dont le but est de capter l'énergie de je ne sais plus trop quoi qui se balade dans l'espace. Mais l'expérience tourne mal. Leur machine part en sucette et explose au visage de Von Doom qui est défiguré. Reed Richards est bien évidemment triste pour son pote mais Ben Grimm est là pour consoler le petit génie. Reed et Ben vivent à l'époque dans une sorte de Bed & Breakfast tenu par Mme Storm, mère de Johnny et d'une Sue déjà amoureuse de Reed alors qu'elle n'a visiblement pas encore atteint l'âge de la puberté. Pendant ce temps, à l'hôpital, deux acolytes enlèvent Victor et le transforment plus tard en Docteur Doom. La raison de tout ceci ? Aucune, mais alors strictement aucune. Qui sont-ils ? D'où viennent-ils ? Pourquoi font-ils cela ? Cherchez pas, vous ne le saurez jamais. Je ne suis pas certain que le scénariste le sache non plus. La suite de l'intrigue se situe dix ans plus tard et Reed Richards a maintenant les tempes grisonnantes (mention spéciale au maquilleur qui a tartiné sa teinture n'importe comment ce qui fait que Richards se retrouve avec le bout des oreilles toutes grises) et est devenu un scientifique renommé. Ayant mis au point un vaisseau spatial, il décide de réitérer l'expérience qui coûta jadis à Doom son teint de jeune fille, estimant que depuis l'espace ça devrait un peu mieux marcher. S'assurant le concours de Ben Grimm (Michael Bailey Smith) en tant que pilote, Reed complète son équipage avec Sue et Johnny Storm qu'il n'a pas vu depuis dix ans, un choix qui peut paraître contestable et la raison que fournit Reed est (involontairement) à mourir de rire. Lorsque Ben lui demande s'il est sûr que Johnny et Sue ont bien les compétences requises pour participer à un vol spatial, Reed lui répond le plus sérieusement du monde : « Ils seraient terriblement fâchés si nous ne les emmenions pas avec nous ». Et je n'invente rien. Pendant ce temps dans l'ombre, un malfaisant nommé le Jeweler (sorte de compromis entre l'Homme-Taupe et le Leprechaun) dérobe un diamant qui s'avère être une pièce indispensable au bon fonctionnement du vaisseau de Richards, et le remplace par un faux. Avant leur départ

pour d'autres horizons, Ben Grimm renverse par inadvertance une jeune aveugle nommée Alicia Masters (sa petite amie dans les comics). Il en tombe instantanément amoureux. Mais le Jeweler (encore lui) est également fou de la jolie Alicia et décide de l'enlever (en volant le fameux diamant, il compte bien se débarrasser de Ben du même coup puisqu'il pilotera le vaisseau défectueux). Les quatre amis partent donc pour l'espace intersidéral et ce qui devait arriver arriva. Le vaisseau explose et retombe sur Terre. Et là, grand moment de cinéma : pour figurer le crash de l'appareil sur la terre ferme, deux ou trois morceaux de cartons en train de brûler et distants d'une cinquantaine de mètres sont disposés sur un pré verdoyant. Y'a pas à dire ça en jette ! Mais le plus drôle reste à venir quand nos quatre compères qui s'en sortent sains et saufs découvrent qu'ils ont acquis de bien étranges pouvoirs. Johnny éternue une boule de feu en guise de postillon ; Sue devient invisible mais ne s'en rend apparemment pas compte puisque la gourde semble toute étonnée quand ses amis se demandent où elle est alors qu'ils n'entendent que sa voix ; Reed en voulant rattraper une Sue trébuchante réalise qu'il possède une capacité d'élasticité qui lui permet d'étirer son corps (mais la seule chose qu'il étirera dans le film sera son bras et un bout de son pied) ; ce n'est que plus tard que Ben se retrouve recouvert d'un épiderme plutôt rocailleux mais apparemment autant à côté de ses pompes que Sue, il ne réalise pas tout de suite son état alors que tout le monde le regarde avec des yeux ronds comme des boules de loto. Comme le film recèle un bon nombre de surprises vraiment ...surprenantes, nous découvrons que c'est le Docteur Doom qui a financé le projet de vol spatial pour se venger de Reed Richards ; remarquons au passage qu'il existe sans aucun doute des moyens moins coûteux et beaucoup plus radicaux pour se débarrasser d'un ennemi. Le Doc envoie une équipe récupérer les astronautes d'un jour sur le site du crash. Reed et ses amis sont alors soumis à une série de tests qui ne leur épargne rien et surtout pas le ridicule. Il vaut voir la Chose s'asseoir sur une chaise qui s'effondre sous son poids et tomber sur le dos pour y demeurer comme une grosse tortue orange. Finalement les quatre abrutis se font la malle et se retrouvent nez à nez avec le Dr Doom. Que dire de Doom à par que son costume lui aurait sans doute permis de remporter le premier prix du concours de déguisements de la convention de Wagram ? Il en fait beaucoup trop, que ce soit dans le geste ou dans le rire. On a la très forte impression que sous l'armure du vilain se cache le Dr Denfer, ennemi juré d'Austin Powers. Mais Denfer, c'est de la parodie alors que Doom non. Il n'empêche que c'est ce dernier qui manque de nous faire nous pisser dessus de rire.



S'ensuit une bataille entre les quatre buses et les hommes de main de Doom, aussi dynamique qu'une partouze de limaces durant laquelle les scénaristes confondent pouvoir d'invisibilité et de dématérialisation. Ils parviennent toutefois à s'échapper et découvrent que le Dr Doom n'est autre que Victor, le vieux pote de Reed et que celui-ci a l'intention d'utiliser un puissant laser pour détruire la ville de New York. Histoire de péter un peu plus la frime, nos héros décident de se confectionner de jolis costumes mais j'imagine que vous avez eu l'occasion de jeter un œil aux photos qui précédent, il est donc par conséquent inutile d'ajouter des commentaires sur le sujet.

Tout contents et tout fiers de leurs nouveaux et moulants uniformes, les Fantastic Four partent pour la Latveria. Et là, le n'importe quoi atteint son point culminant. Johnny s'enflamme entièrement pour la première fois, ce qui nous vaut une séquence 3D proche du dessin animé, afin d'arrêter le rayon laser mortel de Doom. On notera toutefois une sympathique allusion au dessin animé « Superman » de Max Fleischer lorsque la Torche Humaine combat le rayon à coups de poings. Dans la foulée, Ben délivre Alicia Masters des griffes du Jeweler et Reed se retrouve face à Doom dans une ultime confrontation. Un combat anthologique qui ne doit pas durer plus de deux

minutes montre en main. Reed allonge le bras et colle un pain à Doom qui bascule dans le vide. Reed le rattrape au vol vu qu'il n'a pas eu le temps de rembobiner son bras mais Doom glisse et tombe dans le vide sans oublier de rire une dernière fois, soulagé qu'il est que le film se termine. Reed Richards reste seul, victorieux, le gant de métal de Doom encore en main (un gant qui ne tardera pas à s'animer tout seul dès le départ de Reed nous faisant nous demander si nous n'aurions pas subitement été transportés dans un épisode de la Famille Adams).
Le film se conclue sur le mariage de Reed et Sue alors que rien ne l'annonçait. Mais tant pis, nous ne sommes plus à un détail près. A la question : « Le film est-il vraiment aussi mauvais que le prétend la rumeur ? », je répondrai simplement : « Non ! Il est bien pire que cela » et je suis pourtant du genre plutôt bon public en général. Si le faible budget peut expliquer la pauvreté des effets spéciaux, il n'en est pas de même pour les déficiences d'un scénario qui fait l'impasse sur pas mal de détails et le jeu outrancier voire inexistant d'une bonne partie du casting. Cela dit, « Fantastic Four, The Movie » demeure une expérience à vivre même si la plupart du temps on s'y ennuie ferme. Un conseil : invitez quelques potes, commandez des pizzas et matez-vous l'œuvre en toute décontraction tout en commentant les passages les plus involontairement drôles. Vous devriez passer un bon moment de rigolade (ou alors vous fâcher définitivement avec vos amis) en attendant la nouvelle version cinéma des Fantastic Four qui finalement est susceptible d'inquiéter au vu des noms qui défilent sur ce projet qui a bien du mal à démarrer. Si on échappe fort heureusement à Chris Colombus à la réalisation, on le retrouvera toutefois sous la casquette de producteur. Aux dernières nouvelles, c'est Peyton Reed (American Girls) qui se chargera de diriger l'affaire. On se demanderait presque si finalement, le pire n'est pas à venir.

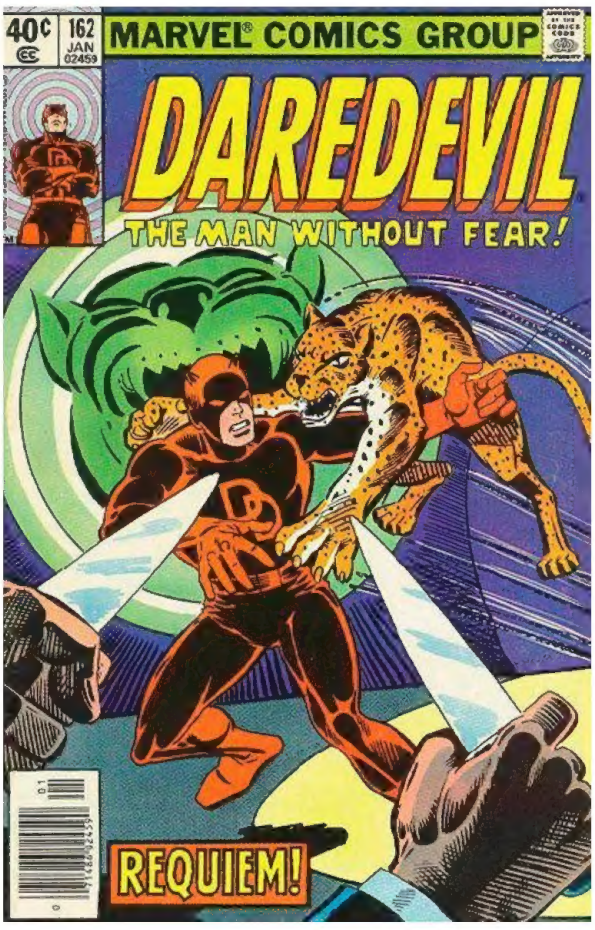
L'Artiste de la semaine

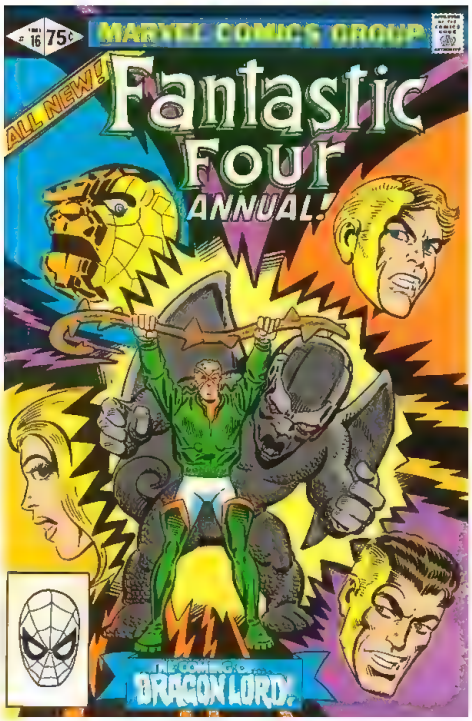
Steve Ditko est un dessinateur de légende et je ne dis pas ça parce qu'il est le co-créateur du plus formidable des super-héros, j'ai nommé Spider-Man (j'ai le droit de le dire, c'est mon article). La première fois que j'eus l'occasion de découvrir son travail, ce fut dans les pages du Strange n° 20 (pas en direct bien sûr, j'étais beaucoup trop jeune à l'époque) dans lequel Spider-Man affrontait le Ringmaster et son Cirque Infernal. Un style nouveau que je découvrais alors que j'étais habitué à celui, plus récent, de John Romita qui lui succéda sur le titre. Un style différent qui m'apparut alors comme beaucoup plus rétro que ce que j'avais pu voir dans les bandes dessinées de super-héros mais qui m'enchanta alors et m'enchante encore aujourd'hui. C'est donc avec plaisir que je m'en vais vous narrer le parcours de ce dessinateur de talent qui reste à ce jour un personnage discret et parfois mystérieux.

Steve Ditko est né le 2 novembre 1927 à Johnstown en Pennsylvanie. Il étudie à la célèbre « Cartoonists and Illustrators Scholl » de New York où il a pour professeur Jerry Robinson (le second dessinateur de Batman) et en sort diplômé ce qui lui permet de travailler pour différents éditeurs au début des années cinquante dans le domaine des comics d'horreur, genre très prolifique du moment. C'est en 1953 que son premier travail est publié dans « Black Magic n° 27 » chez Prize. Puis il enchaîne sur « The Thing n° 12 » chez Charlton et « Fantastic Fears n° 5 » chez Farrell (daté de 1954 mais réalisé quelques temps avant ce qui fait que « Fantastic Fears n° 5 » peut être considéré comme son premier job). A partir de ce moment, la plus grande part du travail de Steve Ditko se fait chez Charlton Comics sur des petites histoires d'horreurs sur des titres comme « Space adventures » ou « The Thing ». La quantité d'histoires dessinées par l'artiste pour cet éditeur ne pourra être comparée qu'avec sa propre production pour Marvel quelques temps plus tard. Et même si les histoires qu'il illustre ne sont pas forcément d'une remarquable qualité, Ditko aime la liberté éditoriale dont il jouit chez Charlton. Petite zone d'ombre dans la carrière de Steve Ditko : il quitte New York en 1954 et abandonne les comics ; uniquement trois pages réalisées par le dessinateur seront publiées en 1955. Raison de cette absence : mystère. En 1956, Steve Ditko est de retour. Cette année-là, une nouvelle maison d'édition entre en scène ; cette compagnie a pour nom Atlas (précédemment Timely Comics), dirigée par Martin Goodman et pour laquelle un certain Stan Lee travaille en tant qu'éditeur. Atlas développe le même genre d'histoires que Charlton et il n'en faut pas plus à Ditko pour monter à bord ; il crée alors la première histoire pour Atlas dans « Journey Into Mystery n° 33 ». Mais en 1957, les temps sont

12¢
the
AMAZING
SPIDER-MAN
APPROVED BY THE COMICS CODE AUTHORITY
1 MAR
2 GREAT FEATURE-LENGTH SPIDER-MAN THRILLERS!
THE FANTASTIC FOUR THINK I'M TRAPPED, BUT THEY DON'T SUSPECT MY REAL POWER!
EXTRA ADDED ATTRACTION: SPIDER-MAN MEETS THE FANTASTIC FOUR, AS "the CHAMELEON STRIKES!"

durs pour Atlas Comics et Martin Goodman demande à Stan Lee de ne plus acheter de nouvelles histoires. Ceci n'empêche pas Ditko de travailler et celui-ci se donne à fond pour Charlton. Mais à la fin de l'année 1958, Atlas renaît de ses cendres avec l'arrivée de Jack Kirby. Un nouveau titre sort, « Strange Worlds » annonçant en quelque sorte un futur plutôt prometteur dans le monde des comics. Ditko – Kirby – Lee et l'histoire est en marche. Ditko partage alors son temps entre Charlton et Atlas mais ce qui le fait remarquer, ce sont les petites histoires de cinq pages à la fin de chaque publication Atlas, des histoires fantastiques et étranges dont l'ambiance n'est pas sans rappeler parfois celle de la « Quatrième dimension » de Rod Serling. En 1960, peu de temps avant le véritable retour en force des super-héros dans le monde de la bande dessinée, Ditko illustre les aventures de Captain Atom (dans « Space Adventures n° 33 »), le premier super-héros nucléaire de la guerre froide. Pour Charlton, il adapte sur papier les monstres des films « Gorgo » et « Konga ». C'est véritablement à partir de 1961, année durant laquelle il double son nombre de pages réalisées par rapport à l'année précédente, que Steve vit sa période la plus faste et ceci jusqu'en 1966. Chaque année, il produira plus de 450 pages allant jusqu'à atteindre 701 pages en 1963. Atlas Comics est devenu Marvel Comics et Steve réalise la totalité du magazine « Amazing Adult Fantasy » à partir du n° 7 et jusqu'au n° 14 pour la compagnie qui a commencé à se faire un nom en publiant l'année précédente les « Fantastic Four ». Au numéro 15, « Amazing Adult Fantasy » devient « Amazing Fantasy », un numéro qui restera dans la légende car il comprend la première aventure d'un personnage auquel Martin Goodman ne croit guère mais qu'il laisse publier par Stan Lee afin que ce dernier lui fiche la paix ; il pense ainsi ne pas risquer grand chose puisque le magazine « Amazing Fantasy » vit ses derniers instants. Le personnage créé par Stan Lee et Steve Ditko est celui d'un adolescent mordu par une araignée radioactive et qui acquiert de fantastiques pouvoirs. Ca vous dit quelque chose ? Eh, oui ! Spider-Man est né, le reste appartient à l'histoire. Le succès du super-héros fut immédiat si bien qu'au début de l'année 1963, Marvel publie son propre magazine « The Amazing Spider-Man ». Peter Parker était alors complètement différent des autres héros de comics et les jeunes allaient pouvoir pleinement s'identifier à cet adolescent en proie aux problèmes de la vie quotidienne et qui décide d'aider son prochain sous le costume de Spider-Man. Confiant dans le talent de Steve Ditko, Stan Lee lui laisse développer seul un autre personnage : le Docteur Strange, Maître des arts mystiques. Avec ce personnage, Ditko laisse libre cours à son imagination et crée nombres de personnages et de mondes uniques et étranges dont lui seul a le secret. L'univers qu'il invente lui est tellement propre que lorsqu'il quitte la série, personne n'est en mesure de retrouver l'essence même de ce qui fait le personnage du Dr Strange. La vision qu'a Steve Ditko du monde demeure cependant très manichéenne. D'un côté le bien, de l'autre le mal, une vision qui confinera même à l'obsession et qui le fera quitter Marvel.





Un départ de la maison aux idées qui viendrait apparemment d'un désaccord entre Lee et Ditko concernant le personnage du Green Goblin. Alors que Lee voulait que sous son masque, le Goblin soit un personnage connu de l'univers de Peter Parker, Ditko désirait qu'il soit un parfait inconnu, un criminel ordinaire comme il avait l'habitude d'en dépeindre. Sans rentrer plus avant dans les détails, retenons simplement que Steve Ditko quitte les bureaux de Marvel en 1966. Il retourne alors chez Charlton où il reprend Captain Atom ainsi que le Blue Beetle et The Question, une autre de ses créations. En 1968, Ditko débarque chez DC Comics où il dessine The Creeper et The Hawk and the Dove. Bien que gardant un pied chez Charlton Comics, son travail se développe chez les indépendants et les fanzines surtout en raison d'un élément dont il est sûr de profiter : la liberté de création. Une démarche qui peut cependant paraître troublante quand on sait qu'il était à l'époque un dessinateur reconnu. Mais plus que l'argent que son talent peut lui rapporter, Ditko est avant tout un amoureux de son travail à travers lequel il peut se définir et s'exprimer comme avec le personnage de Mr A. qu'il dessine pour des fanzines (comme celui de Wally Wood, Witzend). En 1975, il travaille à nouveau chez DC sur l'étrange série « Shade, the Changing Man » où son imagination éclate pour le meilleur. Mais DC qui pense que l'artiste pète les plombs, met un terme à la série. En 1979, Ditko retourne chez Marvel tout en continuant à travailler chez DC. Chez le premier, il œuvre sur Machine Man, Micronauts et Captain Universe alors que chez le second il s'occupe de Creeper, Starman et The Demon. En 1984, il signe les dernières aventures de Rom, le chevalier de l'espace pour Marvel dont la politique éditoriale est alors orchestrée par Jim Shooter. En 1988, il réapparaît le temps d'une dizaine de numéros sur « Amazing Spider-Man Annual » ; durant ce court moment il crée le personnage de Speedball. En 1991, Jim Shooter qui a Ditko à la bonne, l'engage lors de son passage chez Valiant. C'est ainsi qu'il réalise divers travaux sur des personnages comme « Magnus, Robot Fighter », Solar, X-O Manowar et Shadowman. Quand Shooter quitte Valiant pour créer Defiant, sa propre compagnie, il emmène Steve Ditko avec lui. Ils ont en projet une série intitulée « Dark Dominion » ; le premier épisode fut présenté comme une série de cartes à assembler mais c'est tout ce que Ditko réalisera au final. En 1995, il réalise pour Marvel une mini-série intitulée « Phantom 2040 ». En 1997, il retourne du côté des indépendants, en l'occurrence Fantagraphics, qui publie « Strange Avenging Tales », une série entièrement réalisée par Ditko lui-même. Mais un seul numéro et la cover du second verront le jour. Les rumeurs vont bon train quant à la raison de cette démission sur le titre. On dit que Ditko n'aurait pas apprécié le comportement de certaines personnes chez Fantagraphics mais la raison la plus plausible reste qu'il voyait d'un mauvais œil la tournure que la série allait prendre. En 1998, Steve Ditko dessine une fois de plus pour Marvel le temps d'une histoire mettant en scène Iron Man dans une aventure en noir et blanc lors de la mini-série « Shadows and light ». Ces dernières années, son travail n'est certes plus aussi important qu'avant voire extrêmement rare; il faut dire que le monsieur a maintenant 75 ans. Toujours est-il qu'il n'a jamais quitté le monde des comics pour le plus grand plaisir de tous ceux qui admirent son travail. Pour les jeunes générations qui souhaiteraient découvrir son travail, les épisodes de Spider-Man sur lesquels il a travaillé ont été récemment réédités en français chez un éditeur dont le nom m'échappe pour le moment mais vous les trouverez sans mal si vous les cherchez. Le succès du film Spider-Man en 2002, entre autres effets positifs, aura permis de redécouvrir le travail d'un artiste de génie.

Contrairement aux bons vins, le BFB ne s'améliore pas avec les ans et ce n'est pas en cette nouvelle année qu'il va changer la donne : mauvaise fois décuplée, propos incohérents et compréhensibles de lui seul, surplus de bile à déverser et delirium tremens, l'odieux personnage est égal à lui-même voire supérieur. Non seulement, il ne vous présente pas ses meilleurs vœux pour 2003 mais il s'engage à vous pourrir au moins une journée tous les mois. La parade ? Passez sans plus attendre à la rubrique suivante. Vous avez mon approbation.

Avertissement à l'intention de nos amis lecteurs : le texte qui suit a été écrit par le BFB, un de nos collaborateurs qui préfère garder l'anonymat (et on le comprend). Les textes en gras sont les commentaires du Padre aui fait ce au'il veut pour sauver les

Salut Padre,

Comme beaucoup, j'ai regardé les premiers épisodes de la série « Smallville » ...Si j'avais su, je me serais abstenu (c'est d'écrire cette rubrique que tu aurais pu t'abstenir) car c'est de loin la pire adaptation de comics de tous les temps (il s'agit plus d'une variation sur le thème de Superman que d'une adaptation proprement dite mais essayer de t'expliquer la nuance risquerait de m'obliger à doubler le nombre de pages du TPCN de ce mois). Il faut reconnaître que je n'étais pas prédisposé à apprécier cette série...Ai-je besoin de rappeler que tout ce qui sort de chez DC n'est, à mon avis, qu'immondice ? (et ils ne t'ont toujours pas proposé d'offre d'emploi ?) Et si ça dérange quelqu'un de lire cela, qu'il passe son chemin ! (tout le monde est parti depuis déjà bien longtemps) Bref, je me suis fait violence (fallait pas, on aurait pu s'en charger à ta place) et ai donc suivi les « aventures » de Clark. O surprise, les gens de cette bourgade acquièrent des pouvoirs grâce (ou devrais-je dire « à cause ») de la kryptonite. Ben voyons... C'est carrément ridicule ! Le seul détail qui pourrait me faire revenir à Smallville est l'actrice qui joue le rôle de Lana Lang (et tout le monde sait qu'il faut tourner sept fois sa Lang dans sa bouche avant de sortir une grosse connerie). Et encore... Mais de toutes façons, je te soupçonne d'en faire l'une des prochaines Naze-girls de ton fanzine (euh ...effectivement, il y a de fortes chances de la retrouver en ces pages un de ces jours. D'ailleurs ami lecteur, si tu n'es pas parti vomir et que tu lis encore ces lignes, n'hésite pas à m'envoyer de jolies photos de Kristin Kreuk, ça évitera que je me fasse choper au boulot en train de surfer sur le Net).

Continuons avec les adaptations (t'es sûr que tu ne préfères pas t'arrêter là ?). Force est de constater que DC n'a pas l'exclusivité de la daube sur grand écran (ah ! Je sens que tu devrais nous parler de Spawn) : j'ai vu la dernière bande-annonce de Daredevil... C'est que le Rookie nous saoule avec le justicier aveugle à longueur de journée ! Ben Affleck en collant rouge, ça vaut son pesant de cacahuètes ! Quant à Jennifer Garner, elle est aussi crédible dans le rôle d'Elektra que dans celui du premier batracien venu !!! (si tu t'en prends à Jennifer Garner, saches que je ne réponds plus de rien ; et puis tu m'expliqueras ta comparaison avec un batracien, j'ai un peu de mal à comprendre) Et l'année ne fait que commencer avec son lot de navets à venir. Je n'ose penser à X-Men 2, qui va faire passer Spawn pour un chef-d'œuvre (j'avais bien dit qu'il allait en parler). Quoique... là, j'exagère sans doute un peu. Toute personne ayant lu le dossier X-Men 2, sorti il y a deux mois dans les pages du TPCN ne pourra que m'approuver. A moins d'être fan de Wolverine (et par là même complètement demeuré... n'est-ce pas, Rookie ?), personne ne se bougera pour voir Halle Berry et les autres se prendre la tronche avec un militaire anti-mutant ! (donc si j'ai bien tout suivi, on va enfin pouvoir se délecter tranquillement de toutes les prochaines adaptations comics au ciném a puisque tu n'y seras pas pour nous pourrir la séance)

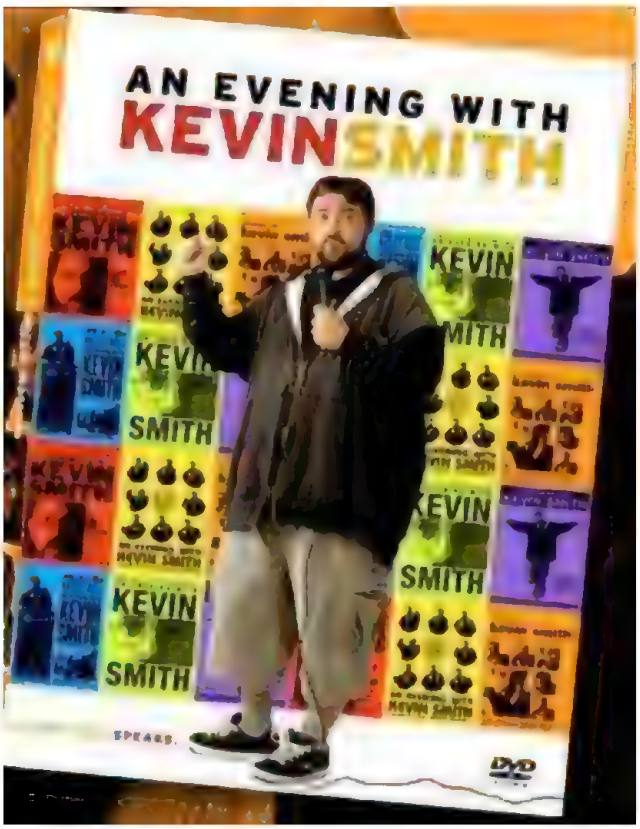
Je sais Padre, tu vas encore sortir tes grandes phrases du style « Comment peux tu juger sans avoir vu ? » (j'ai déjà vu plus grand comme phrase) ...Ose le faire, et je me verrai dans l'obligation de te répondre que tu critiques bien « Nick Fury » sans l'avoir regardé (je n'ai pas critiqué Nick Fury, j'ai seulement émis quelques doutes quant aux capacités de cette grande andouille inexpressive de David Hasselhoff à jouer le personnage). Et oui, je sais tout de toi...

Une dernière chose : (c'est la partie que je préfère dans ta rubrique) j'apprécierais que l'on traite mon personnage, dans les Fantastic Fourbes, avec un peu plus de sérieux ! Je ne souhaite pas passer pour le « bouffon » de service ! (à l'impossible nul n'est tenu !)

Nuff said.

Le BFB (Le.BFB@ifrance.com)

TPCN.news
INTERNATIONAL



L'année dernière, le petit père Kevin Smith, qu'on apprécie beaucoup en ces pages, a effectué un tour des universités à travers les Etats-Unis afin de se prêter au jeu des questions-réponses. De ces petites conférences est né un coffret DVD 2 disques totalisant quatre heures durant lesquelles le petit gars du New Jersey nous passe à peu près tout en revue, de Daredevil à Jersey Girl en passant par des histoires de Jay et l'origine de Snoochie Boochie. Paraît-il, en tout cas, que le tout est vraiment très drôle. Mais j'imagine que pour la sortie Zone 2, on peut toujours se brosser.

Vient de sortir chez Hors-Collection, le nouvel album des aventures de Calvin & Hobbes tiré du volume « It's a magical world » et intitulé chez nous « Le monde est magique ! ». « Calvin & Hobbes » fut il y a quelques temps, un de nos conseils de lecture. Le conseil est toujours valable.

Une adaptation sous la forme d'une série télévisée est à l'ordre du jour pour le « Danger Girl » de J. Scott Campbell (dont on a par ailleurs très peu de nouvelles quant à son projet secret). Le scénario du pilote attend d'être finalisé avant que des petits veinards se mettent à faire passer des auditions afin de choisir le casting.

La sublime Jennifer Garner (oui, j'essaie de mettre une photo d'elle dans chaque numéro) joue dans le prochain Spielberg « Catch me if you can » aux côtés de Leonardo Di Caprio. Elle a apparemment convaincu le Steven puisqu'il serait question qu'elle joue dans son prochain film.

C'est le sympathique (non, je déconne) Tony Daniel qui dessinera bientôt Lara Croft alias Tomb Raider. Ca intéresse quelqu'un ?

L'air de rien, les Simpson fêtent le 300ème épisode de leur série animée. Un bien joli parcours pour une série dont le succès est amplement mérité.

Depuis que Chaos Comics n'est plus, c'est désormais Crossgen Comics qui publiera les aventures de la surpoumonnée Lady Death. Le n° 1 sortira le 12 février prochain et sera écrit par Brian Pullido ; Ivan Reis se chargera des dessins.

Tiens, un truc pour nous détendre deux petites secondes. Nicolas Cage aurait déclaré que l'adaptation de Ghost Rider était toujours prévue chez Columbia. On en reparle dans quelques années.

THE PADRE GIRL

Certains parmi vous, familiers de cette rubrique, commençaient à se demander si à tout hasard, je n'aurais pas quelque chose contre les blondes après avoir constaté, fort justement je dois le dire, qu'il n'y en avait aucune parmi les précédentes Padre Girls. Eh bien, ma réponse est : non, je n'ai absolument rien à l'encontre des blondes. Par ailleurs, je ne m'amuse pas à classer les femmes par catégorie que ce soit selon leur couleur de cheveux ou autre critères tout aussi futiles et superficiels. Et pour en revenir au fait qu'aucune Padre Girl jusqu'à présent n'avait arboré de blonde chevelure, je tenais juste à signaler que cela avait été le fruit du hasard le plus total. Mais au lieu de me perdre en explications aussi inutiles qu'inintéressantes, permettez-moi de vous présenter la toute récemment découverte Elisha Cuthbert. Enfin, quand je parle de découverte récente, je parle bien évidemment de moi, il y a quelques mois, les yeux rivés sur mon écran de télévision alors que je visionnais une série dont je vous parlerai un peu plus loin. Mais procédons, et penchons nous sur le parcours

encore jeune mais plein de promesses (on l'espère pour elle en tout cas) de la belle Elisha.

Elisha Cuthbert est née le 30 novembre 1982 à Calgary (Alberta) au Canada de Patricia et Kevin Cuthbert. Elle commence paraît-il, sa carrière à l'âge de sept ans comme modèle. C'est seulement huit ans plus tard qu'elle débute à la télévision dans la série très populaire (mais chez nous je doute qu'on connaisse) « Popular mechanics for kids » (alors, qui connaît ?), série dans laquelle elle tient son propre rôle. N'ayant pas eu franchement le temps de me renseigner plus sur cette série, je me vois bien incapable de vous dire ce qu'il s'y passe. Sachez seulement qu'elle remporta un certain succès (en plus de quelques récompenses décernées outre-atlantique) et que Elisha en fut la représentante dans différentes contrées à travers le globe, ce qui à l'époque, éveilla l'intérêt de la First Lady, Hillary Clinton qui la convia à Washington. Voilà pour la petite histoire qui je le reconnais, ne nous en dit pas plus sur cette série (n'hésitez pas à m'envoyer vos

éventuels articles sur le sujet). Elisha reste en tout cas sur « Popular mechanics for kids » durant trois ans, de 1997 à 2000. Mais durant cette même période, elle ne se cantonne pas au petit écran et réalise ses premiers pas au cinéma dans des films comme « Dancing on the moon », « Nico the unicorn », « Airspeed » ou encore « Who gets the house ? » et « Time at the top », une liste de longs métrages qui n'est pas beaucoup plus parlante que la fameuse série citée plus haut, en tout cas pour nous public français. A partir de 2000, Elisha continue à partager son temps entre séries télévisées et longs métrages. C'est de cette façon qu'elle apparaît dans un épisode de la série « Are you afraid of the dark ? » (épisode intitulé « The tale of the silver sight ») ou encore dans la série « Largo Winch » (diffusée sur M6, déjà là, ça nous parle un peu plus) dans l'épisode « Dear Abbey » où elle jouait justement le rôle d'Abbey (il serait donc judicieux de se pencher attentivement sur une éventuelle rediffusion de cette série). Côté films, elle joue dans « Believe » et « Lucky Girl » (connu également sous le titre « My daughter's secret life ») ; pour ce dernier, elle obtient le Gemini Award 2001 pour la meilleure performance pour un rôle principal dans une émission dramatique ou une mini-série (ouf ! Difficile à dire sans respirer). Et puis nous arrivons tranquillement à la série qui m'a fait découvrir cette jeune et jolie actrice. Une série de qualité qui plus est. Rien à voir par exemple avec « Alerte à Malibu » qui, si elle emploie nombre de jolies filles au talent parfois très relatif, demeure une série dont la qualité des scénarii ferait passer un bulletin météo pour un suspens à la Hitchcock. Non, ce dont je vous parle se nomme « 24 » (24 heures chrono, en français). A l'heure où je vous parle, la série vient d'être diffusée sur Canal Plus (à raison de deux épisodes tous les samedis soirs à 21 heures) et il est donc un peu tard pour vous conseiller de vous jeter dessus séance tenante. Cela dit, les rediffusions étant une des méthodes privilégiées des chaînes de télévision, il est fort probable que l'occasion se présente à nouveau. Quelques mots sur « 24 heures chrono », sans trop dévoiler quoi que ce soit puisque la série repose énormément sur l'élément de surprise. Tout d'abord, l'action se déroule durant une seule journée (d'où le titre « 24 ») et les 24 épisodes de la série sont supposés décrire chacun une heure de cette même journée. L'épisode pilote démarre à minuit et nous présente les protagonistes principaux de l'histoire. Le sénateur David Palmer (Dennis Haysbert), en campagne durant les élections primaires de Californie est en passe de devenir le

premier président américain noir. D'un autre côté, Jack Bauer (Kiefer Sutherland) est à la tête de la cellule anti-terroriste américaine. Une information lui arrive indiquant que le sénateur Palmer risque d'être la cible d'une attaque terroriste. Voilà, inutile de vous en dire plus sans vous gâcher le plaisir des nombreux rebondissements. Sachez juste que Elisha Cuthbert joue le rôle de Kimberly Bauer, la fille de Jack Bauer et que les 24 heures de cette journée ne seront pas de tout repos pour elle. Pour ceux qui souhaiteraient découvrir sans plus attendre cette excellente série, le coffret DVD est disponible à la vente en zone 1. Quant à l'actualité d'Elisha, elle a tourné en 2002 un film intitulé « Old school » ; à savoir s'il sera diffusé chez nous...Quoi qu'il en soit, je ne doute pas qu'Elisha Cuthbert commence à peine à faire parler d'elle et qu'on aura largement l'occasion de revenir sur son cas. Et plutôt deux fois qu'une.

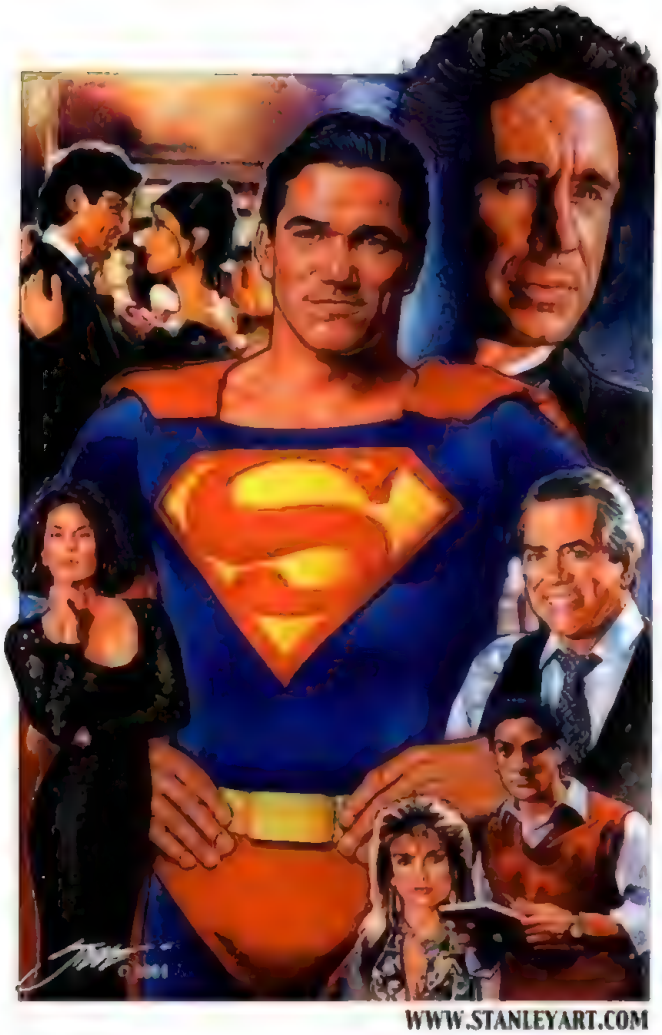
C'est le moment du vote ! Dans quel personnage de comics verriez-vous Elisha Cuthbert ?

Envoyez votre (ou vos) choix à l'adresse suivante :
le_padre_from_comicverse@yahoo.fr

Vous trouverez les résultats du numéro précédent concernant Shannon Elizabeth et Eliza Dushku dans le courrier des lecteurs en fin de fanzine.

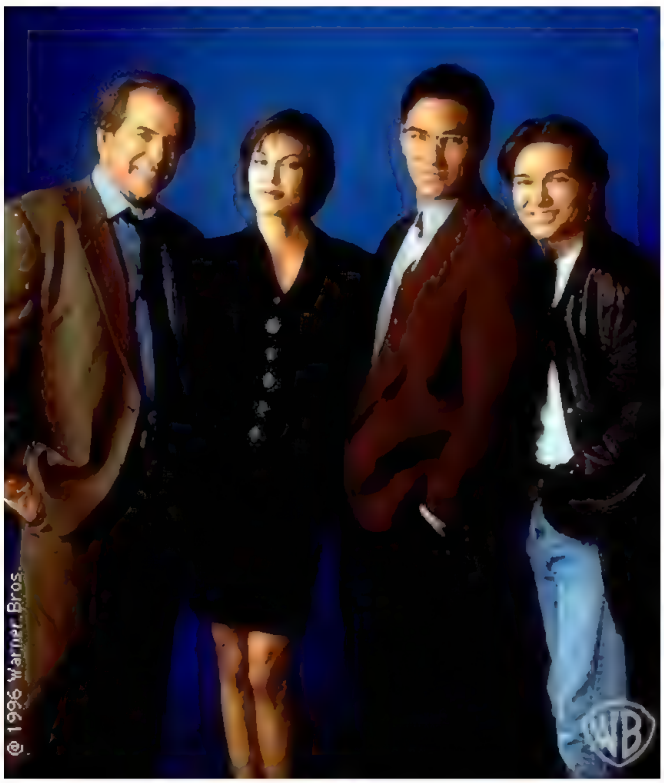
LOIS & CLARK

A l'heure où M6 diffuse « SMALLVILLE », une série télévisée offrant une variation sur le thème de Superman (l'adolescence de Clark Kent et les conséquences de son arrivée sur Terre), et qui, au vu des premiers épisodes, s'avère plutôt intéressante, retournons quelques années en arrière afin de nous pencher sur une autre série consacrée également à l'homme d'acier qui fit plus la part belle au personnage de Clark qu'à celui de Superman. Cette série intitulée « Lois & Clark, Les nouvelles aventures de Superman », débarque sur les écrans de télévision américains en 1993. Produite par la Warner, elle débute sur la chaîne ABC et comptera 88 épisodes étalés sur 4 saisons. Et bien que la chaîne promit une cinquième saison, la série



s'arrêtera en 1997 au grand dam des fans qui restèrent sur leur faim après un épisode final pour le moins bâclé où la conclusion tiendra du domaine du n'importe quoi. Un ultime épisode qui en tout cas ne reflète pas l'ensemble de la série, de très bonne qualité (si l'on excepte certains effets spéciaux peu convaincants, notamment les séquences de vol de Superman sur des blue screens très approximatifs) et dont le choix du casting n'est pas étranger au succès de la série. Le duo Dean Cain – Teri Hatcher dans les rôles respectifs de Clark Kent et Lois Lane sonne juste et s'avère franchement réjouissant tout comme la plupart des rôles secondaires, qu'il s'agisse de Perry White (Lane Smith), Jonathan et Martha Kent (Eddie Jones et K Callan) ou Lex Luthor (John Shea). Comme le titre le laisse présager, ce sont les personnages de Lois et Clark qui seront mis en avant dans la série bien plus que celui de Superman ce qui nous offre une vision nouvelle d'un héros vieux de plus de soixante ans. Ne cherchons donc pas à établir des relations entre « Lois & Clark », « Smallville » ou le « Superman » interprété par Christopher Reeve. S'il s'agit bien du même personnage à chaque fois, considérons plutôt que chaque série (ou film) correspond à un autre univers. Une réalité alternative pour chaque interprétation. Si le postulat de départ est le même (l'arrivée de Kal-El sur Terre, l'acquisition de ses super-pouvoirs et son adoption par les Kent), les histoires prennent des chemins divers (dans « Smallville », Clark fait la connaissance de Lex Luthor dès l'adolescence alors que dans « Lois & Clark », Luthor est un homme d'affaires auquel Superman se heurte pour la première fois à Metropolis). Mais la télévision n'est pas la seule à prendre des libertés avec le déroulement des événements dans les aventures de Superman, les comics s'en étant chargé depuis bien longtemps (il suffit de jeter un œil au Superman revu par John Byrne en 1986 et le comparer à la période qui le précéda). Mais nous n'allons pas nous lancer dans un comparatif des différents univers télévisuels dans lequel Superman évolue. Revenons plutôt à la série « Lois & Clark » et penchons-nous sur la chronologie des évènements, du début de la première saison à la fin de la quatrième. Lors de l'épisode pilote, Clark Kent débarque tout frais de sa campagne d'adoption (Smallville) et se met à la recherche d'un job dans la ville de Metropolis. Il en obtient un en tant que reporter au Daily Planet, journal dirigé par Perry White. Sur place, il fait la connaissance de Lois Lane avec qui il ne tarde pas à faire équipe au désespoir de la jolie journaliste qui

préfère œuvrer en solo. Parmi les familiers de l'endroit, on retrouve Jimmy Olsen (Michael Landes) et Cat Grant (Traci Scoogins). Durant cet épisode, Clark décide de mettre ses pouvoirs au service de tous et après conseil auprès de ses parents, décide d'adopter une identité secrète, celle de Superman (la scène du choix du costume est d'ailleurs plutôt drôle). Durant leur première enquête, Lois et Clark se retrouvent sur la piste du sabotage d'une navette ce qui donne à Superman l'occasion de réaliser ses débuts officiels. A l'issue de l'affaire, il découvre que Lex Luthor est mêlé de très près à cette affaire. Superman vient de se créer son ennemi de toujours qui, s'il n'est pas encore chauve n'en est pas moins dangereux. Dans cette première saison, les intérêts sentimentaux de chacun sont mis en évidence. Il est clair que Clark tombe très vite sous le charme de Lois (il lui avouera dans une période de crise qu'il l'aime et se verra répondre qu'elle l'aime aussi mais comme un ami, ce qui prouve qu'il n'est

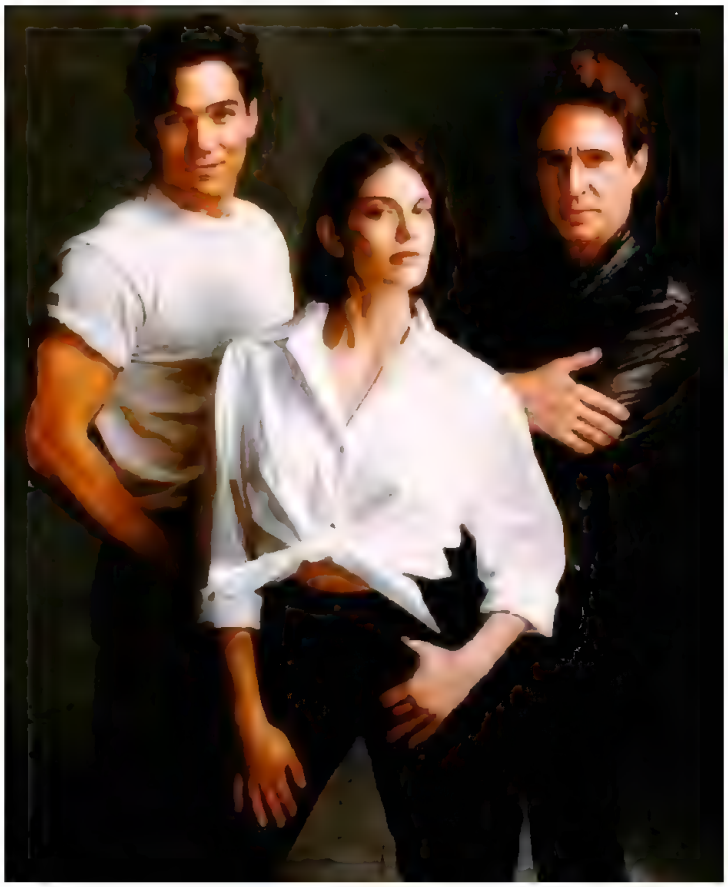


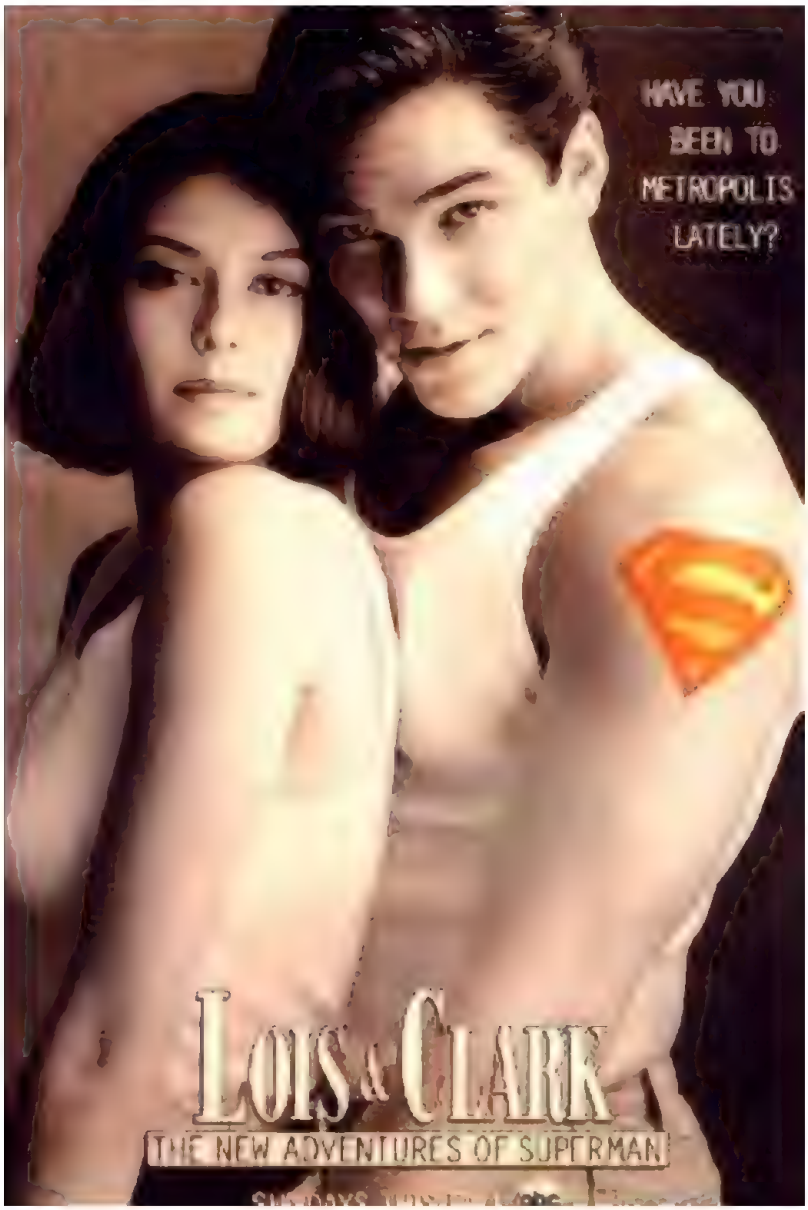
pas besoin d'être un super-héros pour s'entendre dire ce genre de conneries) tandis que celle-ci n'a d'yeux que pour son alter-ego, Superman. D'autre part Lex Luthor en pince également pour Lois (qui ne sait plus trop où elle en est réellement) à tel point qu'il lui proposera de l'épouser ; un mariage qui sera finalement avorté après que Clark et ses amis du Daily Planet (en faillite à ce moment du aux bonnes grâces de l'ami Lex) aient dévoilé la double vie criminelle de Luthor qui finalement se jette du haut de son building pour échapper aux autorités. Mort ? Pas sûr. A la fin de la saison, Clark et Lois ont une discussion à propos de leur relation, ce qui amène Clark à mentir en prétextant qu'il lui a déclaré son amour pour ne pas qu'elle épouse Luthor et qu'il désire juste être son ami, souhait de Lois au départ qui semble cependant déçue de cette tournure comme quoi il faut parfois faire mine de ne plus s'intéresser à elles pour que les femmes vous reconsidèrent d'un autre œil. Bon, ça ne marche certes pas à tous les coups mais quelques fois quand même. Toujours dans cette première saison, Clark découvre son héritage kryptonien et par la même occasion, son point faible : la Kryptonite (vous savez, ce petit fragment vert de météorite qui le met extrêmement mal à l'aise).

Quelques nouveautés dans la seconde saison. Tout d'abord, Jimmy Olsen change de tête puisque Michael Landes est remplacé par le plus joufflu mais non moins convaincant Justin Whalin, Intergang (regroupement de divers criminels) dirigé par Bill Church (Peter Boyle) fait son apparition tout comme deux nouveaux méchants plutôt réjouissants, le Prankster (Bronson Pinchot) et Tempus (Lane Davies, irrésistible), et la kryptonite rouge entre en action (c'est celle qui n'affaiblit pas Superman mais qui le tout à coup très peu soucieux du sort de son prochain). Si la première moitié de cette saison sera consacrée à une série de super-vilains tout neufs (pas tous cependant puisque Luthor est de retour plus chauve que jamais), la romance entre les différents protagonistes bat son plein. Mayson Drake (Farrah Forke), une jeune femme officier de police, tombe amoureuse de Clark Kent et ne porte pas trop Superman dans son cœur (le contraire de Lois en somme). De son côté, Lois ne supportant plus les absences à répétition de Clark et ses excuses obscures, sort avec Dan Scardino, un agent de la DEA. Mais Mayson meurt lors de l'explosion de sa voiture et découvre juste avant de s'éteindre que Clark est Superman. Lois quant à elle éconduit son chevalier servant, un brin agaçant cela dit si l'on adopte le point de vue de Clark et on ne va pas s'en priver.

La saison se termine sur des émotions plutôt fortes puisque les parents de Clark seront kidnappés et que Lois verra la mort de près, congelée par Superman à qui on a demandé la tête de la journaliste en échange des parents Kent. Le cliffhanger final est plutôt réussi puisque Clark demande Lois en mariage, demande à laquelle l'intéressée répond par « Est-ce Clark ou Superman qui pose la question ? ».

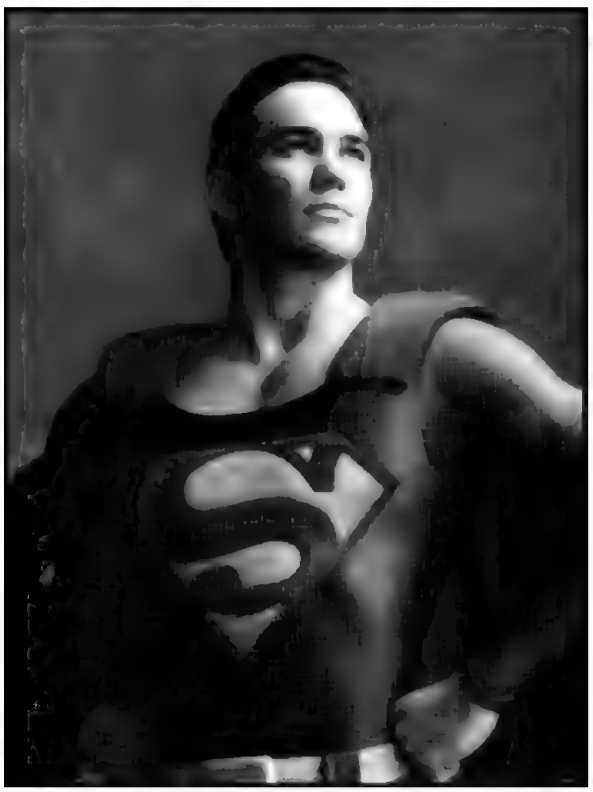
La troisième saison débute là où la seconde nous avait laissé. Lois révèle donc à Clark qu'elle a découvert qu'il était Superman mais demande le temps de la réflexion concernant la proposition de mariage. Autre événement sentimental, Perry se sépare de sa femme. Un nouveau personnage apparaît sous les traits de Star, une voisine de Lois aux dons de médium. Après bien des rebondissements, Clark et Lois se fiancent enfin et décident de planifier leur mariage. Mais Luthor qui complote dans l'ombre a remplacé Lois par un clone qui prend sa place lors de la cérémonie de mariage. La véritable Lois, détenue par Luthor parvient à s'échapper mais devient amnésique à la suite d'un accident. Avec l'aide du clone, Superman parvient à





retrouver Lois qui malheureusement ne garde aucun souvenir de son amour pour Clark. Pour soigner son amnésie Lois est admise dans une clinique où son esprit est manipulé par son médecin (Maxwell Deter) qui la convainc qu'elle est amoureuse de lui et non de Clark Kent. Lois retrouve finalement la mémoire après avoir été exposée à une invention agissant sur le cerveau, créée par Herkimer Johnson (frère du défunt Bad Brain Johnson, apparu en début de troisième saison) désireux d'impressionner sa mère en contrôlant le monde. Dans les deux derniers épisodes de la série, Superman est soumis à son insu, à une série de tests par deux personnages énigmatiques, Ching et Zara. Il s'avère que se sont deux kryptoniens qui ont réussi à s'échapper avant la destruction de leur planète et qui vivent désormais sur un nouveau monde appelé New Krypton. Il est alors révélé à Clark qu'il doit épouser Zara (en fait le véritable amour de Ching) afin d'éviter une guerre civile si elle épouse Lord Nor, un kryptonien du genre plutôt belliqueux. Une révélation qui lui est confirmée par un message holographique de son père, Jor-El. Clark, plus par devoir que par véritable envie, décide alors de quitter la Terre et de se rendre sur New Krypton pour épouser Zara. Après avoir fait ses adieux, Superman s'envole direction l'espace et la saison s'achève sur une Lois Lane (et des téléspectateurs) en pleurs. Ce qu'on peut dire

en tout cas c'est que la série sait ménager ses fins de saison. Dans la quatrième et dernière saison, alors que Clark est à bord du vaisseau qui le mène sur New Krypton, Lord Nor et ses troupes envahissent la Terre et prennent possession de Smallville rendue impénétrable par un champ de force. L'épisode en deux parties s'achèvera sur un duel entre Superman et Nor dont Superman sortira vainqueur. Zara et Nor quant à eux retourneront sur New Krypton. Tout est donc pour le mieux dans le meilleur des mondes. Et cette fois-ci, fini de plaisanter, Lois et Clark préparent leur mariage. Celui-ci verra son achèvement dans le troisième épisode à l'issue d'une cérémonie un peu particulière dirigée par un mystérieux personnage interprété par David Boyle (John Bosley de la série « Drôles de dames »). Un mariage qui aura des répercussions jusque dans les bandes dessinées de Superman puisqu'à peu près à la même époque, Clark Kent épouse Lois Lane dans l'album intitulé « Superman : The wedding album » où une multitude d'artistes participent à l'événement. Leur lune de miel ne se passera pas comme ils l'espéraient puisqu'au beau milieu de leur bonheur, surgit à nouveau H.G. Wells (Terry Kiser) qui vient les prévenir



d'un grand danger. Il leur apprend qu'ils sont des âmes sœurs liées et maudites à travers le temps ce qui fait que si Clark et Lois consomment leur mariage, il en résultera la mort de Lois. H.G. Wells les emmène dans le passé où ils rencontrent une fois de plus Tempus. A différentes époques, Clark affronte Tempus et tente de gagner le cœur de Lois. La fin de l'aventure verra les choses rentrer dans l'ordre et la malédiction vaincue. Plus terre à terre, les deux jeunes mariés emménagent dans un nouvel appartement. Toujours est-il qu'une fois mariés, leur vie n'est pas pour autant de tout repos puisque Lois se verra accusée de meurtre et condamnée à mort (je vous rassure tout de suite, elle en sortira innocentée) et Superman sera soudain incapable de contrôler ses pouvoirs, petit effet gênant du à la kryptonite rouge. Les dangers ne manquent donc pas dans cette dernière saison pour notre couple de héros. Ils auront à affronter Troll (Keith Brunsmann), un homme défiguré dans le seul but est de rebâtir l'empire de Lex Luthor. D'autre part, le Daily Planet est racheté par un nouveau propriétaire, un certain Leslie Luckabee (Patrick Cassidy). Or, il s'avère que Troll est en cheville avec Luckabee qui n'est autre que le fils supposé de Lex Luthor ; cerise sur le gâteau pour les deux acolytes : Luthor a laissé un message révélant que Superman n'est autre que Clark Kent. L'affrontement final entre Superman et le rejeton de son pire ennemi révèlera des surprises que je ne vais pas vous dévoiler toutes ici au cas vous décideriez de vous visionner la série à sa prochaine rediffusion. Cela dit, j'en ai sans doute déjà dit trop depuis le début de cet article. Dans un domaine plus privé, Clark et Lois se demandent s'ils pourront avoir un enfant. Ce qui nous amène tranquillement au dernier épisode. Jonathan et Martha Kent débarquent à Metropolis tout excités à l'idée d'êtres peut-être bientôt grands-parents. Malheureusement, le médecin qui s'occupe du couple ne leur apporte pas de bonnes nouvelles. Lois et Clark se révèlent incompatibles biologiquement et par conséquent ne peuvent avoir d'enfant. Ils se tournent alors vers une agence d'adoption qui, considérant leur style de vie qui les met parfois en situations dangereuses, décident de refuser leur demande. Lois et Clark sont alors dépités, ce qui n'est rien comparé au désarroi du téléspectateur qui ne va pas tarder à se prendre la conclusion en pleine tronche. Attention, on y est presque.

Allongés sur leur lit, les deux jeunes mariés se morfondent et envisagent toutes les options possibles qui leur permettra d'élever un enfant. C'est alors qu'ils entendent un bruit en provenance du balcon. Et que trouvent-ils ? Je vous le donne en mille. Un bébé ! Dans un berceau ; avec sur lui une petite couverture à l'emblème de Superman. Sur la couverture, ils découvrent une petite note leur expliquant que l'enfant leur appartient. Eh, oui ! Je vous avais prévenu mais je sais que ça surprend quand même. D'où vient le môme, personne ne le saura jamais. Chacun est libre d'y apporter sa propre interprétation : Dieu, les extra-terrestres ou le FBI, peu importe puisque cette conclusion est du domaine du foutage de gueule et du manque de respect vis-à-vis du spectateur fidèle qui méritait quand même mieux. Il paraîtrait que les acteurs ne furent avertis qu'au dernier moment de cette fin ridicule et ne ressentirent pas un profond enthousiasme à tourner cet ultime épisode. On les comprend.

Bon, mis à part cette fausse note finale, « Lois & Clark » demeure une série d'une grande qualité que je vous recommande vivement. Une qualité en grande partie due aux acteurs. Si Dean Cain incarne un Superman qui ne supporte pas vraiment la comparaison avec celui personnifié (et immortalisé) par Christophe Reeve, il interprète en tout cas un Clark Kent sympathique et attachant qui remporte l'adhésion. Clark possède ici beaucoup plus de charisme que son alter-ego qui demeure quelque peu rigide dans ses figures imposées (Superman croise les bras à longueur d'épisodes quand il converse avec quelqu'un ou qu'il veut se montrer impressionnant face à ses ennemis). Teri Hatcher (pour plus de détails, reportez-vous aux archives du ComicVerse, rubrique « Padre Girl ») quant à elle, campe une des plus jolies Lois Lane qu'il nous a été donné de voir sur un écran, petit ou grand (en ce qui me concerne, Margot Kidder ne m'a jamais branché), tour à tour adorable, agaçante, sexy et déterminée. L'alchimie entre les deux acteurs saute aux yeux et en fait un couple crédible dont les tribulations évoquent parfois celles du duo vedette de la série « Clair de lune (Moonlighting)» : Maddie Hayes et David Addison (interprétés respectivement par Cybill Sheperd et Bruce Willis). Quant au reste des interprètes, il est à l'unisson. Lane Smith est impeccable en Perry White, fan indécrottable d'Elvis et John Shea campe un Lex Luthor qu'on aime détester. Seul petit reproche que l'on pourrait émettre à l'encontre de la série et que je mentionnais un peu plus avant : les effets spéciaux laissent parfois à désirer, surtout dans les premières saisons. Il n'est pas rare de voir Superman effectuer une sorte de saut carpé pour montrer qu'il vient d'atterrir ou disparaître hors-champ dans un joli mouvement de cape pour simuler un décollage. Quand aux scènes de vol, on a plus l'impression que c'est le décor qui se déplace plutôt que Superman. De ce point de vue, la série semble avoir pris un petit coup de vieux. Mais finalement tout ceci n'est pas bien grave puisque ce qui importe ici concerne plus les démêlées sentimentales des personnages centraux que les combats titanesques de l'homme d'acier. Quoiqu'il en soit, les familiers de la mythologie Superman ne seront pas désappointés puisque l'univers qui gravite autour du héros est directement issu de la bande dessinée (même si parfois la ressemblance n'est pas frappante, les références sont en tout cas bien présentes) qu'il s'agisse des amis et parents de Superman (Lois, les Kents, Perry White, Jimmy Olsen et Cat Grant), de ses ennemis les plus connus (Lex Luthor, Metallo, Mxyzptlk) ou de tous les autres lieux et détails qui composent le tout (Metropolis, Smallville, Star Labs). Bref, de quoi satisfaire tout le monde, les inconditionnels du héros comme les nouveaux venus adeptes des bonnes séries télévisées, toutes catégories confondues.

Si elle n'est pas forcément connue du grand public, Elektra risque de le devenir en cette année 2003 puisqu'elle aura les traits de Jennifer Garner dans le film consacré au super-héros aveugle « Daredevil ». A l'origine créée par Frank Miller dans les pages de l'Homme Sans Peur, la jolie tueuse ninja a connu nombre d'aventures dans diverses mini-séries ou séries régulières (dont l'une est en cours de parution). Celle que je vous propose ce mois-ci remonte à quelques années mais n'a rien perdu de son originalité.

Les auteurs :

Scénariste : Frank Miller (Daredevil, Dark Knight returns, Sin City ..)

Dessinateur : Bill Sienkiewicz (Moon Knight, New Mutants, Daredevil : War and love ..)

L'histoire :

Le long des côtes de San Concepcion, petite contrée d'Amérique centrale, une jeune femme est retrouvée inconsciente et souffrant de multiples blessures. D'autre part, des témoins affirment l'avoir vu tuer deux policiers à mains nues. La femme est alors emmenée et détenue dans une sorte d'asile où elle est copieusement torturée. Le problème, pour ses geôliers, est que la jeune femme n'est autre qu'Elektra, un assassin ninja spécialiste dans l'art de dessouder son prochain. Mais Elektra est amnésique et ne se souvient plus de ce qui l'a conduite à cet institut pour malades mentaux où l'on s'apprête à lui pratiquer une lobotomie. Mais si elle a perdue une partie de sa mémoire, il n'en reste pas moins que ses aptitudes physiques au combat sont restés intactes. Elle parvient à se défaire de ses gardiens et s'échappe de l'institut, la mémoire cependant toujours vacillante qui l'empêche de se souvenir exactement les raisons de sa présence en Amérique du sud. Peu de temps après, Garrett, un agent du S.H.I.E.L.D dont la particularité est d'être composé dans sa majeure partie de diverses prothèses se lance sur les traces d'Elektra. Cependant, un étrange lien télépathique les unit ce qui marque pour Garrett le début d'une obsession vis-à-vis d'Elektra dont il ne parvient pas à se soustraire. Ceci le mènera à suivre Elektra dans la mission qu'elle semble s'être fixée : éliminer le futur président des Etats-Unis.

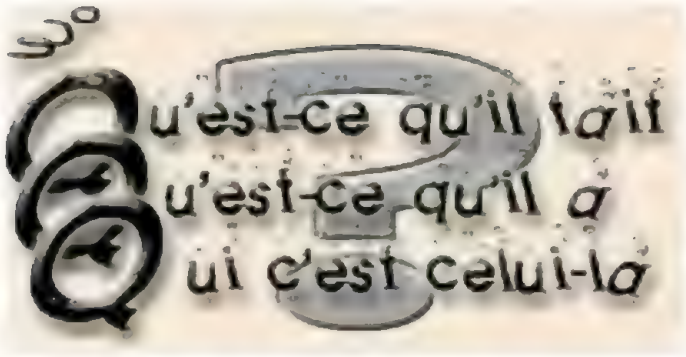
Pourquoi je vous le conseille :

La lecture de « Elektra Assassin » est une expérience à tenter même si celle-ci peut s'avérer totalement déroutante. Le dessin, aussi bien que la structure narrative, est assez éloigné de ce que l'on peut trouver en général dans les comics. Bill Sienkiewicz est un artiste qui, s'il ne plaira pas forcément à

"THE BEAST IS NOT BORN OF MAN OR WOMAN"
"YET WITH EACH PASSING YEAR HE GROWS MORE HUMAN IN APPEARANCE IN TIME HE WILL TAKE HIS PLACE IN THE WORLD ALONE"
"—AND RISING IT TO ASHES"
"WE ARE HIS HAND"
"CLAWING AT THE FOUNDATION OF MAN'S GREAT LIE IS CAIN TO THE FATH"
BEHOLD THE LORD ELEKTRA
THE JACKAL'S SON
THE BEAST
"BE BRAVE"
"DO NOT THINK"
"NO. SEE NO OTHER TO COMPARE WITH HIM"
WITH HIS MOTHER'S MILK
DRINK DEEP ELEKTRA
"SEE HIM AS HE IS ELEKTRA"
"SEE HIM SMELL HIM"
"HE FAVORS YOU"
"...FLESH AND SOUL GIVE WAY TO BONE AND BLOOD..."

tout le monde. Je reconnais moi-même que la première fois que j'ai découvert le dessin de l'ami Bill (si ma mémoire est bonne, cela devait être dans un épisode des « New Mutants » parus à l'époque dans « Titans », l'un des petits frères de Strange), j'y ai plutôt été réfractaire. Peut-être aussi parce que le style s'accordait mal à du comics mainstream (contrairement à ce qu'il avait pu réaliser sur « Moon knight » et qui était déjà plus classique) tant l'ensemble du graphisme relevait du pur délire, de la caricature voire parfois de l'abstrait. Et puis, plus tard, j'ai redécouvert Bill Sienkiewicz dans d'autres œuvres et même si encore maintenant certains effets ne me plaisent pas plus que ça, j'apprécie énormément son style. Un style par ailleurs que je serais bien en peine d'essayer de définir tant celui-ci semble être à la croisée de plusieurs écoles, incluant des cases à la limite, je le disais plus haut, de l'abstrait ainsi que de superbes peintures on ne peut plus réalistes ; il suffit d'ailleurs de regarder les différentes couvertures qu'ils a réalisées, que ce soit pour cette mini-série (de véritables chefs-d'œuvre) ou pour d'autres plus récentes comme « Nick Fury ». Passé le choc du style Sienkiewicz sur cette aventure d'Elektra, reste celui de Frank Miller.

Si la lecture peut se révéler de prime abord assez ardue mêlant la narration à la première personne pour chacun des personnages avec de multiples dialogues télépathiques, les tenants et aboutissants du récit deviennent clairs au fur et à mesure et au terme de l'histoire, a globalité du propos nous apparaît sans difficulté. Je suis bien conscient que les quelques petits détails artistiques que je vous ai livrés, peut-être maladroitement (le vocabulaire technique me faisant peut-être défaut quand il s'agit de parler d'art), risquent peut-être de vous détourner de cet ouvrage, ce qui serait dommage. « Elektra Assassin » est une œuvre forte et déroutante dans laquelle on retrouve un Frank Miller en forme quand il s'agit de foutre le souk dans les institutions en place et un Bill Sienkiewicz en pleine maîtrise de son art. N'hésitez pas à vous offrir une petite incursion dans cet univers quelque peu déjanté. A noter que les éditions Delcourt (dans la collection Contrebande) a publié « Elektra Assassin » (qui au départ est une mini-série composée de huit numéros) dans un superbe recueil de plus de 260 pages et intitulé simplement « Elektra ». Un recueil beaucoup plus classe que l'édition américaine et qui sera du plus bel effet sur les rayons de votre bibliothèque.



Ce mois-ci, nous n'allons pas nous intéresser aux origines d'un super-héros mais à celles d'un groupe. Mais finalement, cela ne change pas grand chose à la démarche étant donné que les différents membres de l'équipe ont acquis leurs pouvoirs en même temps, au même endroit et de la même façon. Seul change le résultat final. C'est donc des personnages crées par Stan Lee et Jack Kirby et dont le succès déclenchera la création d'autres super-héros tout aussi populaires dont je vais vous entretenir maintenant. Ces personnages ne sont autres que les Fantastic Four dont l'équipe se compose comme suit : Reed Richards (Mr Fantastic), Sue Storm Richards (Invisible Woman), Johnny Storm (Human Torch) et Benjamin J. Grimm (The Thing). Mais comment ces quatre personnages apparemment ordinaires acquièrent-ils leurs extraordinaires pouvoirs qui feront d'eux l'un des groupes les plus populaires de l'univers Marvel ?

Tout débute à l'université où le jeune Reed Richards, étudiant plus que brillant, s'intéresse de près aux voyages interstellaires. Son compagnon de chambre de l'époque se nomme Benjamin Grimm ; ce dernier lui promet, sur le ton de la plaisanterie, de lui servir de pilote le jour où Reed décidera de se propulser vers les étoiles. Quelques années plus tard, Reed travaille en donc qu'ingénieur aéronautique, ce qui le rapproche de son rêve. Il décide alors de financer, à l'aide de la majeure partie de son héritage, la construction et le lancement d'un vaisseau spatial. Reed se souvient alors de la promesse de Ben, qui entre temps est quand même devenu pilote, et lui demande de participer à l'expédition aux manettes de l'astronef. A l'époque, Reed est accompagné de sa fiancée, Sue Storm, qui le soutient dans son projet. Mais tout ne se passe pas comme prévu. Le gouvernement menace de se retirer du projet, coupant ainsi une partie des fonds le finançant. Reed décide alors de procéder à un vol d'essai. Ben tente de le convaincre de ne pas se lancer tout de suite dans l'aventure prétextant la faible protection du vaisseau qui risquerait de se révéler insuffisante face aux radiations cosmiques. Cependant, Reed parvient tout de même à convaincre Ben de piloter. Se joignent au duo, Sue et son frère Johnny, qui ne possèdent à priori aucune compétence en ce qui concerne les vols spatiaux mais qui décident quand même d'aller faire les zouaves dans l'espace. Les quatre amis s'introduisent en douce sur le site de lancement et pénètrent dans le vaisseau qui décolle peu de temps après destination les étoiles. Le but du quatuor est de voyager jusqu'à un autre système solaire puis de revenir sur Terre comme si de rien n'était. Et c'est alors que les prévisions de Ben Grimm se révèlent exactes. Des rayons cosmiques d'une puissante intensité bombardent la cabine du vaisseau dont la protection est impuissante à stopper la progression. Les rayons traversent tout, irradiant matériel et passagers. Dans un effort salvateur, Ben parvient à annuler la trajectoire du vaisseau qui retourne alors vers cette vieille planète Terre. L'atterrissage ne s'effectue pas en douceur mais les quatre amis s'en sortent en tout cas vivants. Vivants oui, mais pas dans l'état dans lequel ils étaient avant de se catapulter

dans les nuages. Ils découvrent chacun leur tour que les rayons cosmiques les ont affectés d'une manière peu ordinaire en déclenchant des changements mutagènes dans leur organisme. Reed se voit capable d'étirer tout ou partie de son corps (c'est Sue qui va être contente), Johnny peut s'enflammer et s'envoler (puisque plus léger que l'air) et Sue devient invisible (c'est Reed qui ne va pas être content) ; Ben, quant à lui, se transforme en un être de pierre à la force surhumaine. Passé le choc de la prise de conscience de leurs nouvelles capacités, les quatre amis, sur conseil de Reed, décident de mettre leur pouvoir au service de l'humanité (rien à voir avec le journal). C'est ainsi que Reed, Sue, Ben et Johnny deviennent Mr Fantastic, Invisible Girl (ce n'est que plus tard qu'elle deviendra « woman »), Thing (la Chose) et Human Torch (la Torche Humaine), membres du groupe les Fantastic Four (les 4 Fantastiques). Ils établissent alors leur quartier général en plein cœur de Manhattan dans le désormais célèbre Baxter building. Financés par les bénéfices que rapportent les inventions de Reed Richards, les Fantastic Four sont désormais prêts à affronter les nouveaux périls qui menacent le monde (rien à voir avec le journal). Quelques temps plus tard, après l'accident qui changea leur vie à jamais, Reed et Sue se marient. Souvent absorbé et passionné par son travail, Reed n'accordera pas forcément toute son attention à son épouse, ce qui vaudra parfois quelques petites tensions au sein du couple mais lequel n'en connaît pas. Cela ne les empêchera pas en tout cas d'avoir un enfant, un fils qu'il prénomment Franklin. Mais quittons pour le moment les péripéties familiales et revenons bien avant cela, lors de la première apparition publique des Fantastic Four. Le Mole Man (l'Homme Taupe), un homme vivant sous la surface de la Terre, décide de prendre se revanche sur le genre humain en détruisant les centrales sources d'énergies et en libérant une armée de monstres. Les Fantastic Four parviennent à venir à bout de la menace mais le pire reste à venir sous la forme d'une vieille connaissance de Reed du temps de l'université, un certain Victor Von Doom, jadis défiguré lors d'une expérience qui tourna mal, aujourd'hui monarque d'une province d'Europe, dissimulé sous une armure de métal (pour les origines du Dr Doom, consultez les archives du ComicVerse ou écrivez à mon ami Matt qui se fera un plaisir de répondre à vos interrogations sur le personnage). Doom désire se venger de Reed Richards et enlève donc Sue afin d'attirer le reste de l'équipe dans son château en Latvérie. Comme Doom n'est pas en reste quand il s'agit d'inventions, celui-ci a créé une machine à voyager dans le temps et il demande à Reed, Ben et Johnny de voyager dans le passé afin de retrouver une pierre aux vertus magiques. Au retour de cette expédition, les FF parviennent toutefois à défaire le Doom (désolé Matt). Mais les Fantastic Four ne sont pas seulement une équipe de héros se contentant d'attendre qu'une menace nous tombe sur le coin du nez pour intervenir ; ce sont également des explorateurs (ce qui ne manque pas de nous rappeler les célèbres « Challengers of the unknown » dessinés par Jack « King » Kirby, autre équipe d'aventuriers qui partage avec les FF de nombreux points

communs). C'est lors de leurs explorations qu'ils découvrent la Zone Négative, une dimension parallèle peuplée de mondes et de créatures étranges, qu'ils entrent en contact avec des populations extra-terrestres parfois belliqueuses comme les Krees ou les Skrulls, qu'ils deviennent amis avec les Inhumans, une civilisation cachée du reste du mode et localisent la nation secrète africaine du Wakanda, dirigée par T'Challa alias Black Panther. Une de leurs plus fameuses rencontres (et victoires par la même occasion) demeure leur affrontement avec Galactus, le dévoreur de planètes qui comptait bien faire de la terre son quatre-heures. Mais Reed Richards trouve la solution à cette menace sous la forme d'un objet extra-terrestre appelé l'ultimate nullifier, une arme assez puissante pour obliger Galactus à serrer les fesses. La planète est donc épargnée et dans le même temps, les FF aident à la libération du Silver Surfer (là encore, je ne saurais trop vous conseiller de consulter nos archives pour les origines du personnage), Hérault de Galactus, qui fut un précieux allié. Durant le désormais célèbre épisode « Onslaught », les FF, ainsi qu'un bon nombre de super-héros sont supposés morts alors qu'en réalité ils furent expédiés dans une autre dimension créée par le jeune Franklin Richards, fils de Reed et Sue. Mais tout rentrera plus tard dans l'ordre et les FF retrouveront leur monde d'origine. C'est alors qu'ils découvrent que leur QG a été détruit (merci les Thunderbolts !). Ils s'établissent alors durant un temps dans un entrepôt dans le port de Manhattan. Plus tard, Reed Richards, avec l'aide de Noah Baxter, vieil ami et inventeur, parvient à rebâtir le Baxter Building. Depuis, les FF ont eu à gérer plusieurs crises telles celles des Inhumans en proie à la vindicte populaire et la naissance problématique du second enfant de Sue et Reed, Valeria (prénom choisi par le Dr Doom qui jouera un rôle important durant l'accouchement de Sue et qui trouvera une solution à la condition pénible de Johnny qui ne contrôlait plus son pouvoir, et là, j'en connais un qui jubile). Dans leurs plus récentes aventures, Reed engage une société pour mettre plus en valeur l'image des Fantastic Four et Johnny est nommé, suite à initiative de sa sœur, chef financier de leurs biens. Dans le même temps, un nouvel ennemi apparemment invincible fait son apparition sous la forme d'une équation vivante plutôt ardue dans sa résolution. Voilà à l'heure actuelle où nous en sommes dans les aventures de notre famille de héros. On murmure que bientôt, le Dr Doom devrait pointer à nouveau le bout du nez. Cela laisse augurer de quelques bonnes frictions pour la énième confrontation entre les ennemis de toujours.

<u>Première apparition des Fantastic Four</u> : Fantastic Four (vol. 1) # 1 (1961)

Le Courrier des lecteurs

Ce n'est pas encore ce mois-ci qu'on va battre des records de réception de courrier. Deux mails en tout et pour tout ; inutile de vous préciser que l'un d'eux provient d'Alex, notre omnipotent et omniprésent WebMaster. Je vais finir par croire qu'il me prend un peu en pitié avec cette rubrique qui survit tant bien que mal. Mais bon, passons et réjouissons-nous car ce mois-ci, le courrier des lecteurs du TPCN a le plaisir de vous annoncer le premier mail en provenance d'une lectrice. C'est donc, sans plus attendre, la charmante Céline qui ouvre le bal ...

Salut Padre !

Si je t'écris aujourd'hui, ce n'est pas seulement pour te complimenter pour ton excellent WebZine (si, si, je le pense!) (arrête, tu vas me faire rougir) mais c'est aussi pour pousser un super-méga coup de gueule contre le public au cinéma (mais peut-on réellement appeler ces êtres si stupides un public ? Cela sous-entendrait qu'ils ne seraient pas tant éloignés de l'espèce humaine, ce dont je doute fortement !). Je pense, ayant lu ton précédent édito, que tu ne me contrediras pas sur ce point !

Rien ne vaut une bonne séance de cinéma pour se détendre, n'est-ce pas ? (oui, entre autres choses) Surtout quand c'est pour voir un bon film ! (ce qui n'est pas toujours le cas, malheureusement, mais c'est un autre sujet !) (ne me dis pas que tu as vu « Spawn » !) Me voilà donc partie vendredi soir dernier à la projection du Seigneur des Anneaux ... jusque là, tout va bien! Ca a juste commencé à se gâter lorsque le gars de devant s'est mis, au début de ce deuxième épisode, à raconter à sa copine ce qui s'était passé dans le premier ! Pendant ce temps, mes voisins de gauche discutaient et jouaient avec leurs portables, tandis que le mec de derrière prenait le haut du fauteuil voisin du mien pour un paillasson ! Que dire de ce délicieux entracte qui a permis à ces indigènes de s'offrir des paquets de chips dont le bruit a permis de me rappeler que non, décidément, je n'étais pas entourée d'êtres respectueux!

Pour conclure, je te soutiens donc en disant que oui!, décidément, un bon DVD dans son salon, y'a quand même rien de tel!

Allez, à la prochaine fois, ciao

Céline.

Salut Céline et tout d'abord merci d'avoir écrit, je commençais à me sentir un peu seul. Effectivement, je ne peux qu'abonder en ton sens en ce qui concerne cette catégorie de personnes dont la mission semble être de pourrir une séance de

cinéma. Malheureusement, je ne vois pas de solution à ce problème mis à part prendre en filature les spectateurs indélicats et aller jouer de la trompette sous leur fenêtre au beau milieu de la nuit histoire de leur pourrir un peu la vie. En fait, et comme dans beaucoup de domaines, la solution est de montrer un peu de respect envers autrui. Oui, je sais, ça fait un peu cliché de dire ça mais je ne vois pas autre chose. A part installer un détecteur d'emmerdeurs à l'entrée de chaque cinéma mais je ne pense pas que c'est cela qui empêchera les responsables de salles de les laisser entrer dès l'instant où ils paient leur place et accessoirement claquent le double de pognon dans du pop-corn et autres saloperies comestibles qui font du bruit quand on les touche, quand on les mange voire quand on les regarde. Mais bon, je ne vais pas repartir sur le sujet, ça va encore m'énerver.

Salut à toi, mon vieil ami,

En ce début d'année, nous sommes censés avoir de bonnes résolutions...(moi j'ai une 1024 x 768, c'est bon, non, comme résolution ?) Quelles sont les tiennes en ce qui concerne le TPCN ? Le faire passer à 50 pages ? En faire un bimensuel ? Dis-nous tout... Je suis certain que les centaines (qui a dit milliers ?) de fans qui te suivent chaque mois n'ont que cette question en tête...et vu que peu d'entre eux osent t'écrire (pourvu que ça change !), je me fais leur porte-parole. D'ailleurs, en écrivant cela, je me rends tout de suite compte que la seule idée de faire un fanzine bimensuel me fait frissonner d'effroi...Non pas que je n'apprécie pas ton travail (loin de là) mais cela me rajouterait une couche de travail supplémentaire. Finalement, la formule existante est la bonne. Mais que dis-je...Suis-je en droit de juger ton rythme de parution ? Oups, mea culpa. (pas de gros mots s'il te plaît)

Revenons au TPCN : Ton idée de faire un numéro spécial Kevin Smith a, me semble t-il été bien accueillie, qu'en est-il réellement ? As-tu eu des retours (positifs ou non) ? En ce qui me concerne, les quelques pages consacrées à Shannon Elizabeth auraient pu voir leur nombre croître, photos à l'appui, je ne t'en aurais pas tenu rigueur. Mais je m'égare !

Ciao, ciao.

Alex.

Salut mon ami, n'étant pas homme à prendre de bonnes résolutions en début d'année voire à prendre de bonnes résolutions tout court, je n'ai pour le moment pas de changement en vue concernant le TPCN, ce qui ne veut pas dire qu'il ne sera pas amené à évoluer dans le futur. Pour ce qui est du numéro spécial Kevin Smith, les rares retours que j'ai eus ont été plutôt positifs. Cela dit, il est plutôt difficile de se faire une idée précise. Sur ce, je vous donne rendez-vous au moins prochain, et quitte à me répéter, n'hésitez pas à m'envoyer vos critiques.

Le Padre.

Chaque mois en fin de fanzine (mis à part le fait que je répète toujours la même phrase), nous retrouvons les résultats des votes du mois dernier élisant le (ou les) personnage(s) de comics dans lequel vous souhaiteriez voir évoluer la Padre Girl. Il se trouve que dans le numéro précédent, nous avions droit à deux Padre Girls pour le prix d'une en les personnes de Shannon Elizabeth et Eliza Duskhu. Si ça s'appelle pas être gâté tout ça !

Œ •

Œ *Certains parmi vous se souviennent peut-être de ce titre créé par Marc Silvestri aux débuts des années 90 lors de la création d'Image Comics. Dans le cas contraire ce n'est pas trop grave car « Cyberforce » (c'est le nom de la série) tenait du domaine de l'illisible et du manque d'originalité totale. Parmi cette équipe de clones ratés des X-Men se trouvait une charmante jeune femme à la poitrine agressive répondant au nom de code Cyblade qui n'était en fait qu'un pâle ersatz de Psylocke des mêmes X-Men. Cela n'empêche pas que l'on peut imaginer aisément Shannon Elizabeth endosser son costume métallique mais ô combien moulant.*

• *Serci (Circé en VF) est apparue chez nous dans Strange lors du court passage de la série dessinée par Jack Kirby, « Eternals ». Elle rejoindra plus tard les rangs des Avengers. Serci, comme tous les Eternels est immortelle et dispose d'un pouvoir qui lui permet de manipuler l'énergie cosmique, ce qui est assez pratique pour faire un peu tout ce qu'elle veut son point fort demeurant son pouvoir sur la matière qui lui permet d'agir aussi bien sur les objets que sur les êtres humains. Je pense que Shannon dispose d'ailleurs de ce pouvoir car je sens mon corps qui change.*

Ž *Dernier choix et non des moindres. Apparemment, Shannon Elizabeth semble être tout indiquée pour incarner Brandy, l'héroïne créée par Frank Cho pour son très bon comics strip « Liberty meadows ». Si elle n'est pas l'inspiration de départ de l'artiste, avouez qu'il y a de quoi se poser quelques questions. Troublante ressemblance, n'est-il pas ?*

Ž

Œ

Œ *Le côté « Bad Girl » d'Eliza Dushku lui vaut comme premier choix, un personnage oeuvrant du côté obscur puisqu'il s'agit de Morgan Le Fay plus connue chez nous sous le nom de la fée Morgane plus sorcière que fée cela dit. Non contente d'avoir foutu le Bronx dans la mythologie celtique en emmerdant son demi-frère Arthur, Morgan s'en prend dans les comics à des super-héros comme les Avengers, Spider-Woman ou Iron Man.*

• *Le nom de Patricia Walker ne vous dit sans doute pas grand chose. Mais si je vous dis qu'elle opère sous l'identité de Hellcat, ça risque peut-être de ne pas vous parler beaucoup plus. A savoir que la féline héroïne prêta son concours à des groupes comme les Avengers et les Defenders. Elle fut également la femme de Hellstorm et de Mad-Dog (mais pas en même temps, faut pas exagérer non plus). Le rôle irait parfaitement à Eliza si l'on en juge par sa prestation dans Buffy, toujours prête à sortir les griffes.*

Ž *De toute évidence, le côté quelque peu félin d'Eliza ne vous a pas échappé puisque le dernier choix se porte sur la célèbre Catwoman. Une chatte chasse l'autre (rien de scabreux là-dedans). Gageons qu'à l'instar de la Selina Kyle (identité de la belle dans le civil) dessinée par Jim Lee, le choix d'Eliza Dushku ne laisserait pas Batman indifférent. Meow !!! (Miaou !!! en français).*

Ž